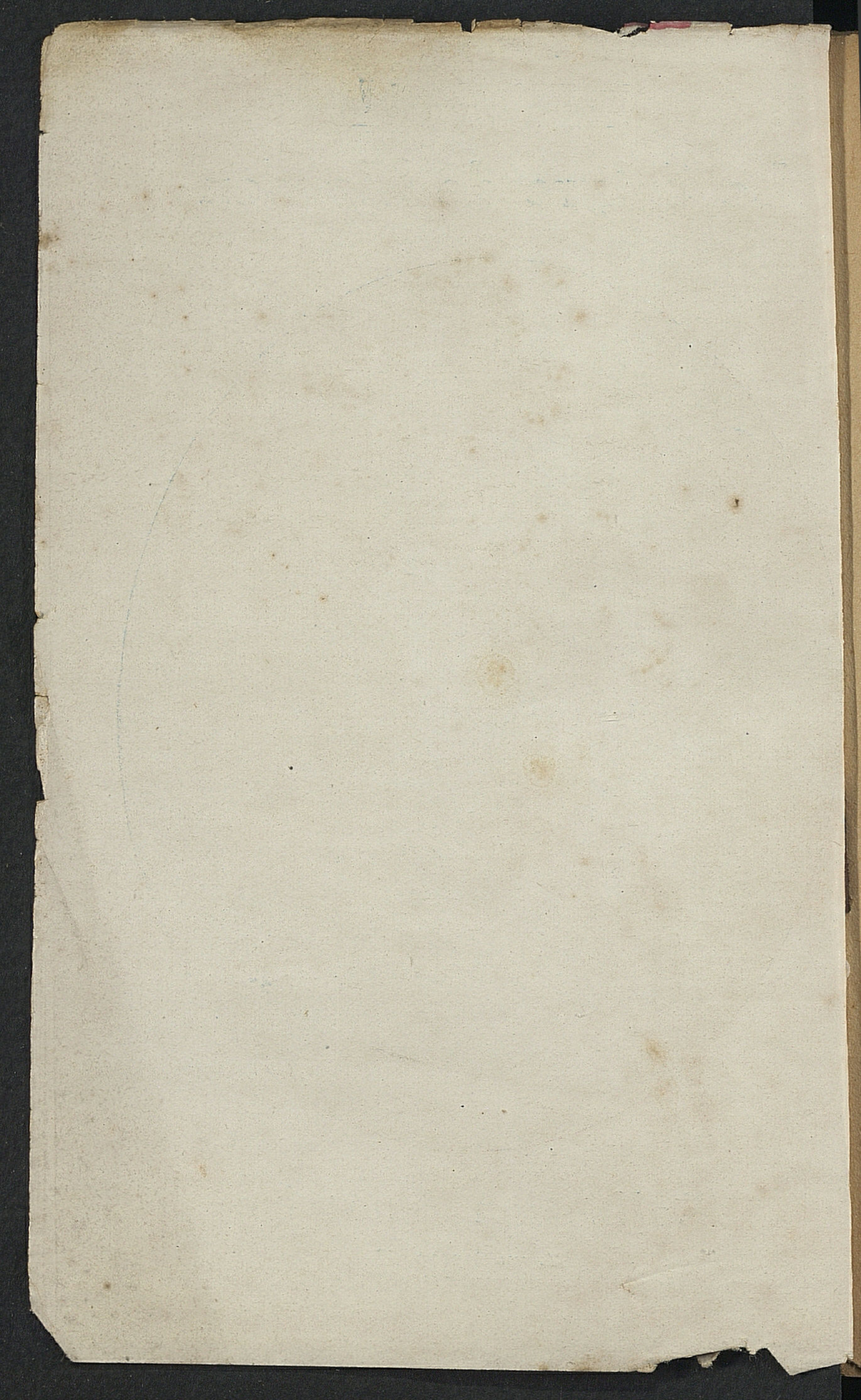
Le roman complet **1 Fr.**

Le Satyre de Meudon



Collection Gauloise

67, rue Servan, 67
:: PARIS (XIe) ::



EDMOND MANDEY

LE SATYRE DE MEUDON



I

UN COQ SANS VOIX

Octavie Champoreau s'éveillait. Après avoir ouvert les yeux, elle s'accoudait et, assise dans son lit, contemplait ironiquement son mari, Anatole Champoreau qui dormait à côté d'elle d'un sommeil profond.

La brune et plantureuse Octavie était ainsi très désirable, et tout autre que son mari n'eût certainement pas résisté à la tentation de la gorge nue et des seins débordant de la chemise entr'ouverte.

Mais, nous l'avons dit, Anatole dormait.

Avec une moue significative, son épouse en fit la remarque :

— Il dort comme s'il était éreinté ! Et pourtant, il n'y a pas de quoi !...

Il n'y avait pas de quoi, en effet.

Car, la veille, la pauvre femme s'était en vain faite caressante, elle avait en vain usé de toutes les provocations amoureuses, Anatole était resté sourd à ses avances.

Ce n'était pas qu'il n'aurait pas voulu. Mais, malgré toute sa bonne volonté et malgré les charmes indéniables de sa tentante moitié, le pauvre homme n'avait trouvé aucun accent pour chanter ce duo d'amour auquel le conviait son ardente épouse.

C'était grave, et, en désespoir de cause, Anatole s'était endormi, laissant Octavie seule avec ses réflexions, lesquelles on s'en doute, étaient plutôt amères.

Et le lendemain matin était arrivé. Or, Anatole dormait toujours. Il devait être reposé à souhait et complètement dispos.

Octavie le poussa du coude pour le réveiller.

A son tour, il ouvrit les yeux :

— Eh bien ! Anatole... J'espère que tu as dormi ? lui dit Octavie.

— Oui... j'ai bien dormi, fit Champoreau en s'étirant.

— C'est tout ce que tu me dis ?

En prononçant ces paroles, l'épouse avait un sourire engageant et prometteur sur lequel il était impossible de se tromper.

Anatole ne s'y trompa pas non plus.

— Bonjour, ma petite Tavie. Tu es belle comme tout ce matin.

Et, décidé à réparer ses torts de la veille, il entoura de son bras la taille de sa femme, l'attira vers lui et l'embrassa.

Octavie était pleine d'espoir sur la suite de l'entretien.

Mais le pauvre Anatole eut beau se dépenser en caresses et en baisers, il ne lui fut pas plus possible que la veille de poursuivre son discours.

Si pénible que ce fut pour son orgueil, il dût s'avouer complètement aphone, si complètement qu'Octavie, furieuse, sauta en bas du lit en disant :

— Mon pauvre ami, je te plains. A ton âge, c'est grave !

— Ma chérie, il ne faut pas m'en vouloir, je dois être souffrant.

— Va, raconte-moi ce que tu veux pour me donner le change. En tous cas, tu avoueras que ça n'est pas gai pour une femme d'avoir un mari devenu subitement moine.

— Ce n'est que passager, j'en suis certain.

— Si ça n'était pas passager, ce serait un désastre... Et je ne sais pas à quoi j'en serais réduite.

— Octavie, ne me parle pas ainsi. Tu me fais de la peine.

Mais Mme Champoreau ne compatit nullement au chagrin de son époux. C'était sur son propre sort qu'elle s'apitoyait, en soupirant.

— Naturellement, je ne peux pas t'en vouloir. La nature est la nature, et on ne peut pas faire chanter un coq qui n'a plus de voix.

— Je la retrouverai.

— Tu feras bien.

« Allons, pour le moment, puisqu'il n'y a rien à espérer de toi, n'en parlons plus.

« Lève-toi. Il est l'heure de descendre au comptoir.

J'ai oublié de vous dire que M. et Mme Champoreau tenaient à Meudon, non loin de la forêt, un débit de vins et un restaurant, dont l'enseigne était : « Au joyeux Rabelais » ! enseigne évocatrice laquelle, comme on l'a vu, ne justifiait guère le patron de l'établissement, au moins pour le moment.

Tout en s'habillant, Octavie ne pouvait s'empêcher de méditer sur l'étrange mal dont souffrait son mari et sur son triste sort à elle.

Et, naturellement, elle pensait, malgré elle, aux clients habituels qui lui faisaient un doigt de cour, car elle était avenante et pas bégueule, ainsi qu'il sied à une commerçante, soucieuse de faire ses affaires.

Elle les passa tous en revue, mentalement et déjà elle fixait son choix sur ceux d'entre eux qui pourraient, le cas échéant, remplacer son époux défaillant.

Quant à Anatole, il n'était pas sans crainte sur les conséquences de cette nuit où il s'était montré si incapable. Il ne se faisait, d'ailleurs, aucune illusion sur ce qui l'attendait.

— Si je ne redeviens pas un homme, se dit-il, mon compte est bon. Je suis cocu.

Aussi Anatole résolut-il d'aller le jour même consulter le docteur Vigoureux, lequel habitait non loin de chez lui et dont le nom lui semblait en la circonstance, une garantie de son talent.

Il était bien penaud en pénétrant dans le cabinet du médecin, ne sachant guère comment lui conter sa mésaventure.

— Eh quoi donc ? lui dit le docteur, homme jovial qui traitait ses clients avec une rondeur affectée... Eh quoi donc ? maître Champoreau, vous êtes malade ? Il n'y paraît guère cependant à votre mine florissante ?

— Ah ! docteur ! Ce qui m'arrive est extraordinaire ! Et vous seul pouvez me sauver et préserver d'une catastrophe mon honneur conjugal.

Champoreau, confus et hésitant, donna tous les détails que le docteur Vigoureux exigea.

— Croyez-vous, docteur, dit en terminant le pauvre Anatole, que je pourrai retrouver...

— Ce que vous avez perdu ? On va toujours essayer...

« J'ai justement un élixir de ma composition qui possède les vertus nécessaires pour votre cas. »

Et, tirant de sa poche une petite clé, le docteur ouvrit une armoire, remplie de flacons.

Il en atteignit un, placé parmi vingt autres sur une planche supérieure et qui portait une étiquette sur laquelle on lisait cette formule cabalistique :

« Elixir Eros, suivant la formule 6969 ».

— Voilà, dit-il ; si avec çà, vous ne faites plus honneur à votre signature conjugale, je veux perdre mon nom et rendre mon diplôme de docteur à la Faculté.

« Vous verserez le contenu de ce flacon dans une bouteille de vin de Bourgogne ; vous mélangerez bien le vin et ma préparation.

« Puis, chaque soir, avant de vous coucher, vous en prendrez un verre à liqueur. Pas davantage.

« Et je vous promets que madame Champoreau n'aura plus à se plaindre de vous.

« Mais, surtout, ne forcez pas la dose, et agitez bien avant de vous en servir ! »

Anatole se confondit en remerciements. Il aurait sauté au cou du docteur s'il l'avait osé, et ce fut sans récriminer et d'un cœur léger, qu'il remit à son sauveur les cinquante francs qui représentaient le prix du précieux flacon.

— Un dernier conseil, dit le docteur avant de congédier son client, chaque matin, après votre petit déjeuner, vous irez faire une promenade dans les bois ; de préférence vous choisirez un endroit où il y a des sapins, vous vous coucherez sur le sol et tâcherez de dormir pendant deux heures. Le sommeil que vous prendrez ainsi réparera les forces que vous aurez perdues dans la nuit.

Champoreau quitta le docteur en pressant contre son cœur la bouteille renfermant l'élixir régénérateur.

Arrivé dans son débit, il embrassa Octavie sur les deux joues. Celle-ci haussa les épaules en lui disant :

— Ce n'est pas la peine de faire du chiqué, va ! Occupe-toi des clients, ça vaudra mieux.

« Tiens, descends donc à la cave me chercher du vin ».

— J'y vais... J'y vais à la cave !

Ayant ainsi répondu, Champoreau souleva la trappe qui cachait l'entrée du sous-sol et disparut par l'échelle qui conduisait au vaste souterrain où s'alignaient les barriques et où étaient rangées, bien étiquetées dans leurs casiers, les bouteilles de vins fins.

Il avisa une bouteille de Bourgogne, la déboucha et buvant à même, la vida d'une quantité de vin égale à peu près au contenu de la fiole que lui avait remise le docteur Vigoureux.

— Ah ! ma petite Octavie, tu dis que je fais du chiqué ! Eh bien ! Demain matin, tu ne seras pas du même avis, tu m'en donneras des nouvelles de mon chiqué !

Et, s'armant d'un entonnoir, il vida dans la bouteille l'élixir Eros suivant la formule 6969.

Après quoi, il reboucha le flacon et le recacheta soigneusement à la cire, puis, cela fait, rendit à la bouteille son aspect de vieux vin, en la roulant dans la poussière du sol.

En remontant dans la boutique, il eut soin de dissimuler son trésor qu'il plaça sous le comptoir, sur une planche, dans un coin bien repéré, afin de s'en souvenir le soir, lorsque l'heure serait venue de boire le verre à liqueur du philtre d'amour.

Cette heure serait tardive, car il devait précisément ce jour-là se rendre à Paris pour assister à un banquet de la Société des Originaires du Cantal, dont il était un des membres les plus assidus.

Le cœur à l'aise et la conscience satisfaite, le brave marchand de vins fut alors tout entier à ses devoirs professionnels. Il était gai comme tout, plaisantait avec les clients et avait des mots à sous-entendus pour les clientes, si bien que la brune Octavie crut devoir plusieurs fois le rappeler à l'ordre.

Lorsqu'il partit, il embrassa affectueusement sa femme et lui dit un : « A ce soir ! » vainqueur, dans lequel il mit des promesses que Mme Champoreau jugea aussi superfétatoires que déplacées.

— Tâche au moins de ne pas trop boire et de revenir dans un état convenable ! C'est tout ce que je te demande.

Mais Anatole Champoreau s'en alla en se disant à part lui :

— Va toujours, ma petite, va toujours. Tu verras comme je reviendrai.

Et il glissait un coup d'œil vers le comptoir sous lequel était dissimulée la bouteille dont le contenu devait lui rendre ses ardeurs disparues.

II

Isidore Dardassier fait un bon repas

Octavie était donc seule jusqu'au soir. Elle avait la garde du débit et du restaurant. Dans sa situation, c'était le moment de guetter l'occasion et de choisir celui de ses clients qui lui ferait oublier la carence de son légitime époux.

Elle eut des sourires entendus pour bien des hommes, mais l'heure du dîner vint sans qu'elle eut fixé son choix.

Il était huit heures et demie du soir lorsque pénétra dans l'établissement, M. Isidore Dardassier, qui habitait un chalet voisin.

C'était un homme de quarante ans environ, qui vivait avec sa femme de petites rentes et passait ses journées sur les champs de courses. Il n'avait pas son pareil pour trouver les outsiders et, chaque fois qu'il avait été heureux, il venait « Au joyeux Rabelais » arroser sa chance.

En le voyant entrer, Octavie lui dit :

— Eh bien ! Monsieur Isidore, vous êtes content ?

— Ça va ! Ça va ! Madame Champoreau. Je vous l'avais bien dit hier que Canard Sauvage XIV gagnerait dans un fauteuil.

— Aussi, je vais me payer un bon gueuleton à sa santé.

« Justement, je suis seul ce soir. Mélanie est partie à Paris chez sa tante. Alors, le gueuleton de Canard Sauvage, c'est vous qui allez me le servir !

— Avec plaisir, monsieur Isidore !

— Champoreau n'est pas là ?

— Non, il est au banquet des Originaires du Cantal !

— Alors, vous êtes veuve comme je suis veuf !...

— Oui, monsieur Isidore.

— Eh bien ! Tant pis pour Champoreau ! Je lui aurais offert une bonne bouteille. Mais puisqu'il n'est pas là, je la boirai tout seul.

« Voyez-vous, madame Octavie, un bon gueuleton, il faut toujours l'arroser d'une bouteille de vin vieux, du Bourgogne, c'est celui que je préfère.

— Je vais vous en chercher à la cave.

Et en même temps Octavie se baissait pour prendre sous le comptoir la lumière qui devait l'éclairer dans sa descente au sous-sol.

Mais voilà qu'elle aperçut soudain la bouteille que son mari avait mise de côté.

— Ah bien ! dit-elle. Je n'aurai pas besoin de descendre. Il y a justement une bouteille ici.

Isidore mangea de bon appétit et but en connaisseur.

— Oh ! oh ! dit-il. Voilà un Bourgogne de derrière les fagots. C'est au moins la bouteille du patron. Il vous a un bouquet épatant.

Mais la bouteille ne suffit pas et Octavie dut descendre à la cave.

Elle en remonta deux bouteilles, en servit une à son client et déposa soigneusement la seconde à la place de celle qu'elle avait trouvée sous le comptoir.

Isidore était à la fin du repas.

— C'est drôle, déclara-t-il, cette bouteille-là, n'a pas le même goût. Il est bon quand même, mais le premier avait un autre bouquet.

« Tenez, madame Octavie, vous me ferez bien l'honneur de trinquer avec moi !

— Volontiers, monsieur Isidore.

— A la santé de Canard Sauvage ! C'est lui qui paye le Bourgogne.

Octavie qui s'était assise à côté de son client, lequel était seul maintenant dans le débit, trinqua en riant avec Isidore.

Isidore regardait depuis quelques instants Mme Champoreau d'une certaine façon. Il sentait monter en lui une sève généreuse. Sans doute était-ce l'effet du Bourgogne.

— Dites-donc, Madame Octavie, fit-il, est-ce que vous en

buvez souvent avec votre mari, de ce vieux Bourgogne ?

— Quelquefois, monsieur Isidore. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Il réchauffe rudement, hein !

— Oui.

— Il a de la chance, ce bougre de Champoreau.

— Pourquoi... Parce qu'il a du bon vin dans sa cave ?

— Oui, et aussi, parce qu'il a une jolie femme.

— Oh ! Par exemple ! Voulez-vous vous taire ?

— Il ne faut pas vous fâcher de ce que je dis. C'est la vérité. J'ai bien le droit de trouver que vous êtes jolie femme. Et je serais à la place de votre mari, je ne vous laisserais pas seule avec les clients.

— Mais je suis une honnête femme, vous savez.

— Je n'en doute pas. Je n'en doute pas... Et...

Isidore poussa un long soupir.

— Et c'est bien malheureux pour moi.

— Vous n'allez pas me faire la cour, je suppose.

— Je vous la ferais bien si vous me le permettiez...

— Mais je ne vous le permets pas.

— Pourtant, vous me plairiez bien... Justement... j'ai des idées...

— Eh bien, gardez-les pour Mme Dardassier.

— Oh ! vous savez !... Mme Dardassier... c'est une brave femme, mais pour ce qui est de l'amour... tandis que je suis bien persuadé que vous...

« Tenez, il faut que je vous embrasse.

Et, sans attendre l'assentiment d'Octavie, Isidore qui n'était plus maître de lui, se leva et, attrapant sa compagne par les épaules, il lui posa deux baisers sonores sur les joues...

Or, la pauvre Octavie, encore sous l'influence de son dépit de la nuit précédente, n'était pas en état de résister à de telles démonstrations de sympathie.

Aussi fut-ce très mollement qu'elle protesta en disant :

— Finissez, voyons... Finissez !

— Je ne finis pas. Je commence seulement.

A la vérité, Isidore ne comprenait plus exactement ce qui lui arrivait. Il sentait son sang bouillonner dans ses veines.

— Oh ! Octavie ! disait-il ! Il faut que je vous aime !

Sa bouche était maintenant tout contre l'oreille de la femme qui était toute bouleversée elle aussi.

Et il ajoutait, tentateur :

— Personne ne le saura... Nous sommes seuls tous les deux.

Et il entraînait Octavie vers l'intérieur de la maison.

Elle se laissait faire. C'était le destin qui avait amené

Isidore chez elle ce soir-là, pensait-elle. Puisqu'Anatole n'avait plus de voix, après tout, autant profiter de l'occasion qui se présentait à elle... Et Isidore en valait bien un autre.

Isidore Dardassier était devenu tout de suite très entreprenant.

Le docteur Vigoureux n'avait pas exagéré la vertu de son élixir, et la liqueur Eros 6969 produisait son effet. Elle le produisait d'autant plus que le brave Isidore avait, sans méfiance, bu toute la bouteille.

Or, on se souvient qu'en remettant le précieux flacon à son client, le médecin lui avait recommandé de ne pas forcer la dose.

Donc, Dardassier ayant forcé la dose, était rempli d'une ardeur nouvelle et inconnue, ardeur d'autant plus grande qu'il sentait palpiter sans résistance entre ses bras, le corps souple de la jolie Octavie.

Celle-ci se laissait aller en fermant les yeux, murmurant seulement sans conviction :

— N'abusez pas de la faiblesse d'une pauvre femme... Je vous en supplie.

Mais elle avait beau supplier, Isidore n'en tenait aucun compte, et elle dût se rendre.

Ah ! si la nuit précédente, dans le lit conjugal, elle avait eu une grosse déception, elle prit bien sa revanche avec Isidore.

Celui-ci se montra deux fois de suite un amoureux si parfait que jamais Octavie n'avait éprouvé pareille satisfaction.

— Isidore, dit-elle... Isidore !... Tu es trop passionné.

S'il était passionné, on s'en doute !

Il laissa Mme Champoreau, lasse et heureuse, sur le bonheur qu'il lui avait procuré.

— Octavie, lui dit-il, Octavie, nous recommencerons.

— Oh ! oui !...

Et, en cet instant, la brune et ardente femme ne pensait plus du tout à son mari qui devait rentrer par le train de minuit.

Pourtant, en ouvrant les yeux, son regard s'arrêta sur la pendule dont les aiguilles marquaient onze heures et demie.

— Oh ! dit-elle, comme il est tard... Il faut t'en aller, mon chéri, sans cela nous serions surpris.

— Je m'en vais. Je reviendrai demain... Pourtant, j'avais encore des idées.

Et Isidore partit, content de lui.

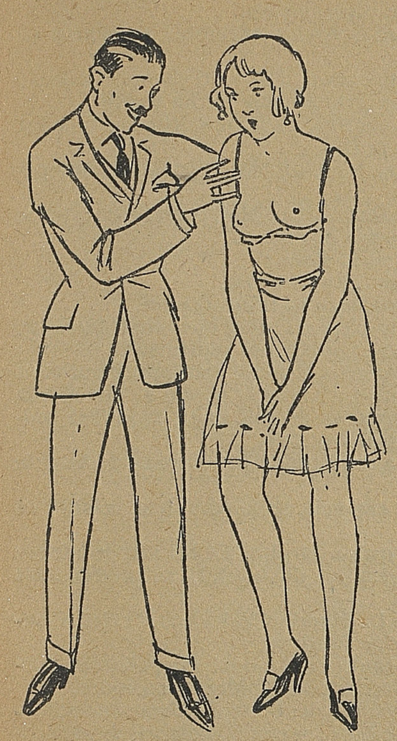
— Cette femme-là est extraordinaire, se disait-il. Elle m'a rendu amoureux comme je ne l'ai pas été depuis longtemps.

Car Dardassier ne pensait pas le moins du monde à attri-

buer son ardeur au vin de Bourgogne qui était pourtant le principal responsable.

Il sortit, huma avec plaisir l'air vif de la nuit et rentra chez lui.

Sa maison était silencieuse. Mme Dardassier, qui devait revenir elle aussi par le train de minuit, n'était pas encore rentrée et la bonne était déjà au lit.



N'abusez pas de la faiblesse d'une femme
(page 8)

— Il est temps de se coucher afin d'être de nouveau à la hauteur demain, dit le brave Isidore.

Et, passant dans sa chambre, il s'introduisit avec plaisir dans son lit n'ayant d'autre pensée que de goûter un sommeil réparateur, dont il estimait avoir grand besoin.

III

OU ANATOLE CHAMPOREAU ÉPROUVE UNE NOUVELLE DÉCONVENUE.

Au banquet des originaires du Cantal, Anatole Champoreau avait été un joyeux convive. Il avait l'esprit porté à rire et il fut le plus gai boute-en-train de l'assistance.

C'est qu'il pensait aux joies promises du retour, grâce au philtre du docteur Vigoureux.

Néanmoins, il ne s'oublia pas, ne but que raisonnablement et contrairement à beaucoup des assistants, il se leva de table sans que la chaleur communicative du banquet lui ait en aucune façon troublé la raison.

A la gare des Invalides, il se rencontra avec Mme Dardassier qui, revenant de chez sa tante, montait dans le même train que lui.

— Tiens, ma voisine, vous étiez donc à Paris ce soir, vous aussi.

— Mais oui, monsieur Champoreau.

— Eh bien ! on va faire le voyage ensemble. Comment va ce vieil Isidore ?

— Oh ! Il va bien. Vous savez, lui, sorti de ses courses...

— Ah ! l'animal ! Toujours l'homme du fin tuyau.

« Moi, vous savez, les courses, ça ne me dit rien. Ce n'est pas là-dessus que je suis porté.

— Chacun ses défauts, n'est-ce pas, monsieur Champoreau ?

— Bien sûr, madame Dardassier, Moi, voyez-vous, je ne suis pas joueur, je ne suis pas buveur....

— Qu'est-ce que vous êtes, alors ?

— Ah ! Voilà !... Je suis... autre chose.

— Vraiment ? Vous voulez m'en faire accroire.

— Pas du tout... Mais c'est en tout bien tout honneur, vous savez, avec madame Champoreau seulement.

— Je le pense bien, répondit Mélanie Dardassier qui était loin d'avoir le tempérament d'Octavie et qui se contentait des manifestations amoureuses de son mari, trouvant toujours qu'elles étaient trop fréquentes.

Ce n'est pas elle qui aurait reproché au pauvre Anatole son manque de voix.

Pourtant Anatole, lui, essayait, en parlant à sa voisine, de se mettre en train.

Mais il n'était galant qu'en paroles. Et les vins généreux bus au banquet des originaires du Cantal, ne produisaient sur lui aucun effet.

— Meudon-Val-Fleuri !... Meudon Val-Fleuri ! criait l'employé en passant le long des voitures.

Anatole Champoreau sauta sur le quai et, poliment, tendit sa main à Mme Dardassier pour l'aider à descendre.

Ils firent la route ensemble devisant de choses anodines.

Arrivés devant la porte du « Joyeux Rabelais », ils se séparèrent.

Tout en se dirigeant vers sa demeure, Mélanie se disait :

— Qu'a-t-il donc aujourd'hui, mon voisin ? On jurerait qu'il voulait me faire la cour.

Quant à Anatole, ce fut d'une main ferme qu'il poussa la porte d'entrée et pénétra dans son domicile.

— Allons, dit-il, goûtons un peu ce fameux élixir et vive l'amour !

Ayant fait de la lumière, il se dirigea vers le comptoir.

— Ma bouteille est toujours là, tout va bien !

On se rappelle, en effet, qu'Octavie avait, sans aucune intention d'ailleurs, remplacé par une bouteille de Bourgogne montée de la cave, celle que son mari avait précieusement mise de côté.

Anatole prit un verre à liqueur.

— Ne forcez pas la dose, a dit ce brave docteur. Suivons à la lettre ses prescriptions.

Anatole reboucha soigneusement la bouteille, la rangea sous le comptoir, après quoi il monta à la chambre conjugale.

Octavie dormait d'un sommeil profond.

Son mari la regarda avec un sourire entendu.

— Elle va avoir, tout à l'heure, une heureuse surprise, dont elle ne se doute guère murmura-t-il.

Après s'être dévêtu, il se glissa dans le lit à côté de son épouse et, posant un baiser sur l'épaule nue d'Octavie, il lui dit :

— Bonsoir, chérie.

Octavie se secoua en dormant comme si une mouche l'avait piquée, pas plus, et elle se tourna de l'autre côté.

— Diable, dit Anatole. Aujourd'hui, serait-ce elle qui ne voudrait pas engager la conversation.

Tranquille et heureux, le brave Champoreau attendait les effets de l'élixir Eros et il s'étonnait déjà de ne rien ressentir.

Cependant, il réveilla quand même sa femme, certain qu'il allait se faire pardonner bien vite cette interruption de sommeil.

— Qu'est-ce que tu as donc, fit-elle maussade. Voyons, laisse-moi dormir !

Mais Anatole ne l'entendait pas ainsi. Il voulait réparer ses torts de la nuit précédente et se faisait caressant.

Décidément, Octavie n'était pas de bonne humeur.

— Pour ce à quoi ça te sert, ce n'est vraiment pas la peine de me réveiller. Tu ferais mieux de dormir de ton côté.

Et, de fait, malgré tous ses efforts et à sa grande surprise, Anatole n'était pas plus brillant que la veille.

Pourtant, il ne voulait pas en rester là.

Et lorsqu'il fut bien convaincu que le petit verre d'élixir n'avait aucun résultat, il résolut d'en aller boire un second.

Sa femme s'était rendormie. Elle semblait d'ailleurs, cette nuit-là, très fatiguée.

Anatole se leva sans bruit, passa son pantalon et redescendit dans le débit.

— La dose était trop faible sans doute. Cette fois, tant pis, j'en prends un verre à bordeaux.

Comme il l'avait fait déjà, il agita longuement la bouteille,

se disant que peut-être, il ne l'avait pas assez remuée en prenant le premier verre.

Il but d'un trait le verre qu'il s'était rempli.

Il eut une hésitation, puis se décida à boire un second verre.

— Je ne veux pas redescendre encore. Ou cet élixir ne vaut rien et ce Vigoureux m'a volé, ou je dois être tout à l'heure plus brillant que je ne l'ai jamais été.

Il se glissa de nouveau auprès de sa femme qui s'était endormie.

— Elle ne s'est aperçue de rien, fit-il.

Il attendit un moment, puis, réveilla tout doucement sa compagne.

— Octavie !... fit-il... Octavie !...

— Ah ! tu m'agaces à la fin, répondit Mme Champoreau courroucée. Je ne te demande rien, n'est-ce pas. Encore une fois, laisse-moi dormir.

Anatole répondit en riant :

— Tu ne disais pas cela la nuit dernière.

— La nuit dernière n'est pas celle-ci. Et puis, je n'aime pas à être réveillée pour rien.

— Mais qui te dis que c'est pour rien... Attends un peu.

Hélas ! Octavie y mit toute la complaisance possible, elle attendit, mais, comme sœur Anne, elle ne vit rien venir. Le pauvre Anatole était moins en voix que jamais.

— N... de... D..., dit-il. J'en aurai le dernier mot.

Et il sauta en bas de son lit.

— Où vas-tu ? lui demanda sa femme.

— Je reviens. C'est un malaise, ça va se passer.

— C'est insupportable, à la fin. Me laisseras-tu dormir ?

Et, plus furieuse encore, elle se retourna du côté du mur, s'enveloppa dans les couvertures et ferma les yeux, essayant de retrouver le bon sommeil qu'elle goûtait si complètement avant l'arrivée de son époux.

Celui-ci était dans une rage folle.

Il avait descendu quatre à quatre l'escalier et, courant directement au comptoir, s'était emparé nerveusement de la bouteille.

Il la secouait de haut en bas, de long en large, agitant le vin dans tous les sens.

Il ne prit pas la peine d'en verser le contenu dans un verre, ni petit ni grand. Il appuya le goulot à ses lèvres et vida tout le flacon à la régalade.

— Si ça ne me fait pas d'effet, c'est que ce Vigoureux est un âne !... fit-il en replaçant la bouteille vide parmi d'autres.

Et il remonta dans sa chambre et se recoucha de nouveau dans le lit conjugal.

Il se tournait et se retournait dans tous les sens, en attendant le résultat qui ne pouvait manquer de se produire.

Et naturellement, il finit par réveiller une troisième fois Octavie.

Mais celle-ci en avait assez. Elle le fit bien voir au malheureux Anatole, dont les avances furent accueillies par une gifle envoyée à toute volée.

A son tour, Mme Champoreau sautait en bas du lit et apostrophait violemment son mari.

— Est-ce que ça va finir, cette comédie ? criait-elle. A-t-on jamais vu un individu pareil qui me réveille à chaque instant, qui passe son temps à se ballader dans la maison, à se coucher, à se lever et à se recoucher.

« Tu as au moins bu plus que de raison à ce banquet. Si tu es saoul, va-t-en cuver ton vin ailleurs et fiche-moi la paix.

« Tu entends. Quand on est comme toi, on ne fait pas le malin et quand on est dans son lit, on dort, puisqu'on n'est pas bon à autre chose.

— Pas bon à autre chose, c'est à voir.

— C'est tout vu. Tu n'as pas besoin de te trémousser inutilement, je suis fixée sur ton cas.

« Et si je ne l'étais pas, je le serais aujourd'hui. »

Anatole était confondu, car il était forcé de reconnaître que sa femme avait raison et que l'élixir Eros 6969 était sans effet sur son tempérament.

— C'est bon, dit-il. Recouche-toi. Je vais essayer de dormir et je ne te réveillerai plus.

— Tu feras bien. Sans ça, demain, je fais chambre à part.

Le pauvre mari promit d'être sage et Octavie reprit sa place dans le lit conjugal.

Anatole conservait encore l'espoir qu'après une nuit de sommeil le breuvage absorbé le rendrait plus ardent lorsque le jour se lèverait. Peut-être après tout, fallait-il dormir d'abord pour obtenir le résultat promis par le médecin.

Un quart d'heure après, Octavie l'entendait avec satisfaction ronfler à côté d'elle.

— Imbécile ! murmura-t-elle.

Lorsqu'Anatole ouvrit les yeux, il constata avec surprise qu'il était seul dans le lit.

— Comment, fit-il, Octavie est déjà levée ! Ça, c'est bien ma chance !

Cependant, il voulut se donner l'illusion que sa femme était là, se promettant d'aller la relancer et de la faire remonter dans la chambre, si besoin en était.

Mais il fut bien obligé de reconnaître que si Octavie avait été encore couchée, il n'aurait pas pu, davantage que la veille et le jour précédent, engager la conversation avec elle.

— Ce Vigoureux va avoir de mes nouvelles ! Je vais lui apprendre, moi, à se moquer ainsi du monde.

A peine était-il levé qu'il courait chez le docteur et faisait un tel bruit que celui-ci le recevait malgré l'heure matinale.

— Votre élixir ne vaut rien, lui dit-il. C'est comme si j'avais bu de l'eau. Et pourtant, j'ai avalé toute la bouteille.

— Toute la bouteille ! s'exclama le médecin. Et sans résultat !

— Sans résultat ! Vous m'avez volé !

— Je ne vous ai pas volé du tout. Vous devriez à l'heure actuelle, être dans un état extraordinaire et ne pas voir une femme sans en tomber immédiatement amoureux.

« Votre cas est grave ! »

Champoreau commençait à trembler. L'attitude du médecin l'effrayait.

— Voyons, lui dit le docteur, je vais vous donner un autre flacon plus énergique que le premier. Et pour bien vous prouver que je ne vous ai pas volé, je ne vous le ferai pas payer.

« Je vous renouvelle mes prescriptions. Un verre à liqueur le soir avant de vous coucher.

« Et puis, n'oubliez pas le sommeil réparateur de la matinée dans le bois. Vous pouvez même le prendre dès ce matin, cela vous donnera des forces pour ce soir. »

Champoreau renaissait à l'espoir. Il remporta le second flacon avec autant de soin que le premier et, comme la veille, il le mêla au contenu d'une bouteille de Bourgogne, laquelle bouteille il replaça sous le comptoir à l'endroit où il avait trouvé le soir précédent celle qu'il avait bue sans résultat.

IV

Dardassier ne se connait plus

Nous avons laissé Mme Dardassier à la porte de son logis, encore sous l'impression des propos galants d'Anatole Champoreau.

En rentrant chez elle elle trouva son mari couché, mais non endormi. Isidore cherchait en vain le sommeil. Malgré ses effusions de la soirée avec Octavie, il se sentait encore des idées et cela n'était pas sans l'étonner, car, quoiqu'il ne fût pas réduit au triste sort de son voisin Champoreau, il était néanmoins d'un tempérament sans excès.

L'élixir du docteur Vigoureux continuait à produire son effet.

Aussi accueillit-il sa femme avec des transports de joie :

— Ah ! Te voilà enfin, Mélanie, je l'attendais avec impatience.

— Comment, avec impatience, mais tu savais bien que je ne rentrerais que par le train de minuit.

— Je le savais, ma chérie, je le savais. Mais le train de minuit m'a paru bien long à venir ce soir.

— Pourtant il n'a pas eu de retard.

— Peut-être, mais moi, j'étais en avance. Il y a longtemps qu'il est minuit pour moi, minuit, l'heure du crime... et de l'amour.

— De l'amour !... Tu n'es pas fou !

— Pas le moins du monde, Mélanie. Pas le moins du monde, viens vite te coucher que nous fêtions ensemble la victoire de Canard Sauvage, lequel m'a rapporté deux mille francs.

Et Isidore, sans attendre, était debout, enlevait son épouse interdite et la serrait dans ses bras.

Mélanie qui achevait de se dévêtir et était maintenant en chemise, ne comprenait rien à cette passion fougueuse.

— Voyons, Isidore, disait-elle. Tu n'y penses pas. Je reviens de chez ma tante et je suis très fatiguée.

— Tant pis. Fallait pas aller chez ta tante. J'ai des idées, moi, cette nuit, et il faut bien que je les passe avec mon épouse légitime, pas... avec ma petite femme mignonne...

La petite femme mignonne n'était qu'à moitié de cet avis. Pour une femme rangée, calme, et modérée dans ses transports, Isidore n'était évidemment pas le compagnon de lit qu'il lui fallait.

— Il aura sans doute bu un coup de trop, lui aussi, ditelle. Ah ! les hommes !...

Ce fut de mauvaise grâce et telle une victime qui se livre à son bourreau, qu'elle laissa Isidore passer ses idées...

Mais elle fut stupéfaite et ravie. Jamais son mari ne s'était montré aussi tendre. C'était une révélation et une heureuse révélation.

Si peu amoureuse qu'elle fût de sa nature, Mélanie goûta l'ivresse de ces instants passionnés.

— Dis-donc, Isidore, fit-elle, c'est parce que tu as touché Canard Sauvage que tu es comme ça ?

— Je ne sais pas, ma petite Mélanie, je ne sais pas, mais je ne me connais plus.

Et il avait à peine achevé qu'il recommençait. Il recommença trois fois, si bien que Mélanie trouva que véritablement il exagérait et refusa de se prêter une quatrième fois aux épanchements de son époux.

On reconnaîtra que pour une femme modérée, elle avait été très aimable.

Isidore le reconnut et il consentit à laisser Mélanie se reposer, espérant que lui-même allait enfin trouver le sommeil.

Octavie, Mélanie, tout cela se brouillait maintenant dans son esprit. La seule chose certaine, c'est qu'il se sentait aussi prêt à les aimer l'une ou l'autre que s'il avait été chaste depuis un mois.

Il n'y comprenait rien.

Son sommeil fut agité. Il se réveilla de bonne heure, les tempes lui battaient, il sentait son sang bouillonner dans ses veines et plus que jamais il avait des idées amoureuses.

— Voilà qui est étrange, dit-il.

Il songea à réveiller Mélanie qui dormait à son côté, mais il y renonça.

— Non, dit-il. Elle est trop fatiguée. Il ne faut pas abuser.

« Je vais descendre prendre l'air. Peut-être que ça se passera.

Il s'habilla et descendit au rez-de-chaussée du pavillon.

La bonne était déjà levée et s'occupait à brosser les meubles

— Augustine, dit-il, préparez-moi tout de suite une tasse de chocolat.

— Monsieur est déjà réveillé ? Et Madame ?

— Madame dort. Elle est fatiguée, ne la dérangez pas.

Isidore s'installa dans la salle à manger et s'absorba dans la lecture du *Paris-Sport* de la veille, échafaudant des combinaisons pour les courses du jour.

Il croyait, en s'occupant ainsi l'esprit, détourner sa pensée de l'obsession qui le poursuivait.

Mais il n'était plus le maître de ses sens.

Augustine lui apportait son chocolat, elle déposa la tasse sur la table avec les tartines beurrées.

La bonne d'Isidore Dardassier n'était ni jolie, ni laide. Elle avait vingt ans et, à cet âge, il faut qu'une femme soit vraiment disgraciée de la nature pour ne pas être désirable. Et Augustine l'était tout autant qu'une autre.

Isidore se faisait ces réflexions tout en dévorant avec un bel appétit, les tartines qu'il trempait dans son chocolat. Car l'élixir du docteur Vigoureux joignait à ses propriétés stimulantes celle d'un apéritif puissant.

L'époux de Mélanie regardait la servante aller et venir. Il la considérait d'un œil déjà concupiscent.

— Ma foi, dit-il, faute de mieux !...

Il interpella Augustine qui entrait dans le salon où il la suivit.

— J'espère que vous travaillez bien. Je vous fais tous mes compliments.

— Monsieur est trop aimable.

— C'est plaisir à voir une jolie fille se donner de la peine comme vous le faites.

— Oh ! une jolie fille !... Monsieur exagère !

— Pas du tout. Je dis ce que je pense, vous êtes très gentille...

— Si madame savait cela.

— Laissez-donc Madame tranquille. Elle dort. Et vous connaissez le proverbe : « Il ne faut pas réveiller le chat qui dort ».

— Je ne veux pas la réveiller non plus.

— Et vous ferez bien. D'ailleurs, vous n'avez pas besoin de Madame pour entretenir la maison. Vous la remplacez parfaitement.

— Monsieur trouve.

— Oui, et, voyez-vous. Je suis même persuadé qu'il y a une chose pour laquelle vous la remplaceriez avantageusement

— Quelle chose ?

— Vous ne devinez pas ?

— Non, pas du tout.

— Cependant, c'est bien facile.

Et s'approchant de la servante, Isidore lui glissa dans l'oreille.

— L'amour !

En même temps il l'embrassait dans le cou.

— Monsieur n'y pense pas !

— Mais au contraire, je ne pense qu'à cela.

— Et si Madame venait.

— Elle ne viendra pas. Elle dort, te dis-je.

— Mais, Monsieur est fou !...
(page 17).

Isidore commençait à tutoyer Augustine. Il était tout à fait emporté par cette ardeur qu'il ne s'expliquait pas et qui le possédait depuis la veille.

Il empoigna la jeune fille, l'entoura de ses bras, et la conduisit vers le canapé qui ornait le salon.

— Mais monsieur est fou !...

— Tais-toi, je t'aime !...

— Oh ! Qu'est-ce que Monsieur fait ?... Non, je ne veux pas.

— Laisse-moi tranquille avec tes « Monsieur »... Mon petit nom, c'est Isidore... Augustine, appelle-moi Isidore...

— Je n'oserai jamais.

Elle n'en dit pas plus long, car Isidore maintenant était devenu tout à fait entreprenant et la vertu d'Augustine n'allait plus bientôt être qu'un souvenir.

Elle en prit son parti. Après tout, elle était à son service et il lui faisait goûter d'un fruit dont elle ne connaissait pas encore la saveur.

Elle la connut, cette saveur, aussi pleinement qu'elle pouvait le désirer, et, par deux fois. Depuis qu'il avait bu la fameuse bouteille de Bourgogne préparée par Champoreau, Dardassier mettait toujours les bouchées doubles.

Augustine se releva toute rougissante.

— Eh bien ! dit-elle. Eh bien ! Monsieur n'a pas peur.

— Appelle-moi Isidore encore une fois. Réserve le Monsieur pour quand Madame sera là. Dis-moi : « Isidore, tu m'as fait plaisir ».

— Isidore, tu m'as fait plaisir.

— Là, c'est très bien. Et puisque je t'ai fait plaisir, nous recommencerons. Tu comprends, ça reposera Madame, qui est très fatiguée.

— Si ça rend service à Madame, alors !...

— Tiens, tu es gentille comme tout.

Et Isidore embrassa Augustine sur la bouche.

— Maintenant, dit-il, je vais faire un tour au bois, ça me fera du bien.

« Si Madame te demande où je suis, tu lui diras que je suis allé me promener. »

— Oui Monsieur... Isidore...

Et Dardassier, soulagé, sortit en faisant des moulinets avec sa canne et en sifflotant, heureux de vivre et content de lui.

Augustine, restée seule, n'en revenait pas.

Elle s'était plantée devant la glace et rajustait sa coiffure.

Elle se trouvait gentille elle aussi, depuis qu'elle avait fait la conquête de son patron.

— En voilà une affaire, par exemple. Je ne me serais jamais doutée que Monsieur deviendrait ainsi amoureux de moi.

« Ça lui a pris subitement. Ça doit être ce qu'on appelle e coup de foudre.

Tout heureuse, elle continuait à épousseter les meubles

en fredonnant, mais maintenant elle époussetait sans aucune conviction.

Elle tressaillit lorsqu'elle entendit sa patronne l'appeler. Elle revenait à la réalité.

— Voilà madame, voilà.

Et elle monta au premier où se trouvait la chambre à coucher.

Mélanie ordonna :

— Apportez-moi mon déjeuner. Je suis souffrante ce matin je veux rester couchée. Vous direz surtout à Monsieur de ne pas me déranger. S'il a besoin de quelque chose, qu'il vous le demande.

— Madame peut être tranquille. Je soignerai Monsieur.

Augustine avait répondu cela sans malice, mais elle rougit aussitôt.

Heureusement, Mélanie ne s'en aperçut pas.

Elle demanda pourtant :

— Où est-il, monsieur ?

— Je ne sais pas, Madame. Il est sorti en disant qu'il allait se promener.

— Il a bien fait. Comme ça, il ne me dérangera pas.

Tout en préparant le petit déjeuner de sa patronne, Augustine se disait :

— Ça, c'est très bien. Quand je serai entretenue par Isidore, moi aussi je ferai la grasse matinée et ma bonne me servira mon chocolat au lit.

« Ça ne m'est jamais arrivé, mais ça doit être bien agréable!

Quant à Mélanie, elle pensait, elle aussi, à la surprise que lui avait causée son mari.

— C'est vraiment extraordinaire, disait-elle. Il n'est pas comme ça d'habitude.

« Il a dû faire un bon repas pour fêter la victoire de Canard Sauvage.

Et lorsque Augustine revint, portant le plateau sur lequel se trouvaient la tasse de chocolat fumant et les pains beurrés, elle lui demanda :

— Monsieur n'a pas dîné ici, hier soir ?

— Non, Madame, il a mangé au « Joyeux Rabelais ».

— Est-il rentré tard ?

— Je ne sais pas, Madame, je me suis couchée à 9 heures.

— Vous ne l'avez pas entendu ?

— Non, Madame.

— Alors, vous n'avez rien pu remarquer d'anormal. Et ce matin, comment était-il ?

Augustine fallit laisser choir le plateau avec tout ce qu'il portait, sa patronne se douterait-elle déjà de quelque chose ?

— Mais non... Madame... Mais non, balbutia-t-elle.

— Il était comme d'habitude ?

— Absolument comme d'habitude, affirma cette fois la servante qui avait repris son assurance.

— Il est vrai qu'il avait dormi depuis.

« Enfin, de toute façon, laissez-moi reposer et dites-lui de ne pas me déranger.

— Madame peut compter sur moi.

Et Augustine s'en fut se demandant ce que sa patronne avait voulu dire en lui demandant si Isidore était dans son état normal.

V

Rencontres dans les Bois

Isidore avait pénétré dans le bois et s'enfonçait sous les arbres.

Il avait, en sortant de chez lui, acheté comme chaque jour, deux ou trois journaux de courses dont il comparaît les pronostics.

Mais ses idées se brouillaient un peu et à la place des noms connus des krachs, il lisait ceux des femmes qu'il avait aimées depuis la veille avec tant de fougue, si bien qu'il se demandait s'il allait parier sur Octavie, Mélanie ou Augustine, au lieu de Papillon X ou Verdun VII.

— Je n'y suis pas ce matin, fut-il obligé de constater. Je pense trop à mes amours.

« Heureusement, il est de bonne heure et j'ai le temps. Tiens, je vais m'étendre sur l'herbe, là, sous ces sapins et faire un bon somme. Peut-être qu'au réveil, j'aurais des idées plus nettes et pourrai « faire mon jeu » pour ce soir.

Isidore choisit un endroit bien vert et s'étendit.

Il ne se doutait guère qu'il suivait ainsi de point en point les recommandations faites à Champoreau par le docteur Vigoureux.

Isidore dormit donc du Sommeil du juste, il dormit pendant une heure environ et lorsqu'il se réveilla, plus que jamais il avait des idées.

Il fit un effort pour se replonger à nouveau dans la recherche du fin tuyau parmi les pronostics de la presse.

Mais il avait beau faire, son attention était ailleurs. Elle était si bien ailleurs son attention qu'il suffit pour la détourner, de l'apparition sur le chemin auprès duquel il se tenait d'une brave femme qui cherchait des champignons.

— Tiens, se dit-il, il y a donc des femmes dans le bois ?

A vrai dire, la chercheuse de champignons était quel-

conque. Sans doute n'était-ce pas une vieille femme, loin de là, mais il fallait absolument être dans l'état spécial d'Isidore Dardassier pour désirer absolument contempler avec elle la feuille à l'envers.

— Vous en trouvez des champignons ? lui demanda-t-il.

— Oh ! Monsieur ! Pas beaucoup... N'a pas assez plu.

— Heureusement, sans quoi on ne pourrait pas goûter le plaisir de se coucher par terre, le sol serait trop mouillé.

— Vous aimez ça, vous, dormir de même ?

— Oh oui ! j'aime beaucoup dormir... ou du moins m'étendre sur l'herbe.

— Eh bien ! moi, je préfère un lit !

— Moi j'aimerais encore mieux me coucher à deux dans l'herbe que tout seul dans mon lit.

— A deux... comment ?

— Mais... Comme vous et moi, par exemple !...

— Oh ! Vous êtes donc un satyre ?

— Peut-être !

— C'est-y que vous allez me violer, alors ?

— Si vous me donnez la permission, tout de suite...

— Vous êtes bien honnête encore de demander la permission... Je croyais pas que les satyres étaient aussi polis...

« Il est vrai que vous êtes le premier que je rencontre.

— Vraiment ! Il n'y en a donc pas habituellement dans le bois ?

— Sûr que non. Autrement, ça se saurait.

Elle avait posé son panier et s'était assise sans façon à côté d'Isidore qui sentait de plus en plus « des idées » monter en lui.

— C'est drôle. Vous ne me faites pas peur, dit-elle.

— Pourquoi donc vous ferais-je peur ? Je n'ai pas l'air méchant.

— Ce n'est pas le tout de ne pas avoir l'air. vous paraissez en tous cas bien entreprenant.

— Dame, puisque je suis un satyre, m'avez-vous dit.

Et Isidore se mit en devoir de remplir consciencieusement son rôle de satyre.

Il s'approcha tout doucement de la chercheuse de champignons lui caressa le bras, puis lui prit la taille.

Elle regardait du coin de l'œil la main de son compagnon, courir le long de son corps, et elle souriait.

Comme elle faisait mine de se relever, il la renversa à terre

— Faites attention ! dit-elle... Vous me faites tomber...

— Tombons ensemble, ma mignonne, répondit-il.

A ce moment-là, il ne pensait plus du tout, le pauvre Isidore, aux chances réciproques de Verdun et de Papillon. Il était trop occupé à goûter les charmes naturels de l'inconnue qu'il tenait dans ses bras.

Quant à celle-ci, cet incident imprévu au cours de la recherche des champignons n'était pas pour lui déplaire.

C'était bien la première fois qu'elle faisait semblable rencontre au cours de sa tournée matinale dans le bois où elle allait chaque jour ramasser les précieux cryptogames.

Lorsqu'elle se releva, elle dit à son amant inconnu :

— Voilà une façon de chercher des champignons que je ne connaissais encore pas. Mais pour le moment, il faut que je me dépêche, car mon mari m'attend pour aller au marché.

Isidore la regarda partir.

— Etrange, fit-il, étrange !... Je ne me comprends plus... je ne me comprends plus...

A ce moment, son regard fut détourné par un bruit de branches froissées.

Il se retourna et aperçut derrière lui une chèvre qui broutait les feuilles des arbres.

Mais il n'y avait pas que la chèvre. Une jeune voix se fit bientôt entendre :

— Ici, Biquette, ici... Veux-tu venir tout de suite.

Quelques instants plus tard, la gardienne de la chèvre était près d'Isidore.

C'était une jeune fille à la vue de laquelle le brave Dardassier sentait renaître en lui toutes les ardeurs de ses vingt ans... Et il en avait quarante !

La bergère s'approchant, s'excusa !

— Oh ! Monsieur, fit-elle. Cette méchante bête vous aura au moins dérangé. Il n'y a qu'elle pour faire de ces coups-là.

— Mais non ! Mais non ! Votre chèvre ne me dérange pas du tout

— Ce n'est pas de ma faute. Elle est entêtée comme le diable et je ne peux en faire ce que je veux.

— Comment, une aussi jolie fille que vous ne peut pas faire ce qu'elle veut de cet animal.

« Que ne suis-je votre chèvre pour vous obéir !

— D'abord vous ne seriez pas ma chèvre mais mon bouc, puisque vous êtes un homme.

— Encore mieux. Je ne vous en obéirais que davantage.

— Mais vous seriez attaché.

— Qu'à cela ne tienne, je ne demanderais pas mieux que d'être tenu en laisse par vous.

— Ah ! Ah ! vous dites ça, mais je voudrais bien vous y voir.

Commencée sur ce ton, la conversation devait tourner mal ou bien, suivant le point de vue auquel on voudra se placer.

Elle tourna si mal ou si bien que l'instant d'après, la chèvre pouvait à son aise folâtrer à travers les taillis, sa maîtresse ne se préoccupait plus d'elle, car elle avait pris

sur l'herbe la place non encore effacée de la chercheuse de champignons et Isidore justifiait auprès d'elle l'imprudente comparaison qu'elle avait faite entre lui et un bouc.

Et nul bouc n'aurait rien eu à lui envier.

La jolie chevrière, en reprenant ses sens, lui dit :

— En fait de faire de vous ce que je voudrais, il me semble que c'est bien le contraire, c'est vous qui commencez par faire de moi ce que vous voulez...

« Je n'ai même pas eu le temps de faire connaissance...

— Mais on peut faire connaissance maintenant, dit Isidore...

— Et ma chèvre !... Où est-elle ?... Biquette !... Biquette !.. Mon Dieu !... Je l'ai perdue !...

— La chèvre ! Vous la retrouverez, elle !...

— Aidez-moi à la chercher, au moins ; où est-elle passée ?

On retrouva enfin la chèvre qui broutait tranquillement dans un fourré sans se préoccuper de la conversation amoureuse que pouvait avoir sa maîtresse avec le promeneur inconnu.

La jeune fille courut après la bête, l'attrapa par le licol et dit :

— Rentrons vite ! Maintenant nous sommes en retard !

En même temps, elle faisait un signe de la main à Isidore, lui disant :

— Au revoir ! Je viens par ici tous les matins !...

On ne pouvait plus explicitement donner à un amant rendez-vous pour le lendemain.

— Demain, dit Isidore, savoir si je serai encore en aussi belle forme.

Mais ce qu'Isidore n'avait pas vu, c'était, cachée dans un fourré, une femme qui ramassait du bois mort. Cette commère avait assisté à la scène avec la chercheuse de champignons et aux amours du pauvre Isidore avec la jolie chevrière...

Engagée par ces deux tableaux, elle se plaça ostensiblement sur la route du promeneur.

Mais, si stimulant que fût l'élixir du docteur Vigoureux, il fut cette fois sans effet.

C'est que la ramasseuse de bois mort était sincèrement peu tentante ; c'était une forte maritorne, dont la lèvre supérieure s'ornait d'un duvet respectable et qui n'avait vraiment rien de désirable.

Elle eut beau saluer Isidore d'un sourire avec un engageant « Bonjour, Monsieur », il n'y prit pas garde et passa son chemin.

Alors, furieuse, cette femme s'exclama :

— Va donc ! Eh ! satyre en bois !

Puis une idée lui vint, une idée de vengeance, elle abandonna sa brassée de bois mort et se mit à courir.

En arrivant à l'entrée de la forêt, elle cria au premier homme qu'elle rencontra :

— Vite ! vite ! allez prévenir les gendarmes ! Il y a un satyre dans le bois. Il a déjà violé deux fillettes... Et moi-même je ne lui ai échappé que par miracle !

VI

La deuxième Bouteille

Isidore venait de sortir du bois et il était absorbé par la lecture de l'*Echo des Courses* lorsqu'il se heurta à un promeneur venant à sa rencontre et se dirigeant vers la forêt.

Or, ce promeneur n'était autre que le pauvre Anatole Champoreau, encore tout contrit de sa déconvenue et qui s'en allait exécuter scrupuleusement l'ordonnance du docteur Vigoureux en s'étendant sous les sapins, afin de goûter par avance les bienfaits d'un sommeil réparateur.

Isidore leva seulement les yeux au-dessus de son journal, et s'écria, en reconnaissant son voisin :

— Tiens, Champoreau ! Tu vas te promener ?...

— Oui... fit l'autre embarrassé... Ou du moins je vais faire une course pressée.

— Dans le bois ?

— Non, du côté du bois !... Mais surtout, ne dis pas que tu m'as vu ; il ne faut pas que ma femme le sache...

— Elle ne le saura pas, tu peux compter sur moi !

Anatole remercia son ami avec effusion et s'éloigna.

— C'est drôle, se dit Isidore tout pensif... Il a l'air bizarre ce matin, ce brave Champoreau !

Et naturellement, au lieu de rentrer directement chez lui Isidore se dirigea vers le « Joyeux Rabelais ». Il y trouva Octavie seule ; elle le reçut le plus aimablement du monde.

— Tu es seule ? demanda-t-il.

— Oui, Champoreau est parti pour faire une course importante, m'a-t-il dit, et qui durera au moins deux heures.

— Du côté du bois ?

— Je ne sais pas.

— Parce que je l'ai rencontré tout à l'heure qui se dirigeait vers la forêt. Il m'a même fait promettre de ne pas te le dire... C'est vrai, je l'oubliais.

— Ne fais pas attention. Il est un peu piqué !...

— Pas possible !... Ma pauvre Octavie, je te plains !

— Ah ! oui !... Tu peux me plaindre, va, il y a de quoi !... Heureusement, tu es là !

— Si je suis là, et comment ?... Octavie, je te protégerai...

— Oui, mon chéri...

Elle était tout près de lui ; il la prit par la taille et l'embrassa.

— Dis donc, fit-il. Tu ne sais pas, je viens de faire une longue promenade dans le bois, ça m'a donné faim, je casserais bien la croûte... avec une bouteille de Bourgogne comme hier.

— Justement, il en reste une que j'avais montée de la cave en trop. Je vais te la donner.

Et Octavie atteignit sous le comptoir de sa main innocente, la bouteille dans laquelle son mari avait le matin même versé le second flacon d'élixir Eros suivant la formule 6969.

Isidore que ses aventures de la matinée avaient mis en bel appétit, faisait honneur à un pâté que lui avait remis Octavie, il remplit son verre et avala le vin généreux.

— C'est curieux, dit-il... Celui-là il a de nouveau le bouquet de la première bouteille...

Il doit attraper ça sous le comptoir.



— Tombons ensemble, ma mignonne !
(page 21)

Et Isidore arrosa son pâté et le fromage qui suivit avec la bouteille entière de Bourgogne additionné du stimulant du docteur Vigoureux.

— Ça va mieux, déclara-t-il bientôt.

— Tu n'es pas fatigué... d'hier soir ? demanda Octavie.

— Fatigué !... Peuh !... Tu n'y penses pas. Il me faudrait autre chose que cela pour me mettre sur le flanc...

— Ah ! Ah ! dit Octavie admiratrice...

— Oui. Et tiens ! Je vais te le prouver tout de suite. Petite Octavie chérie, je t'aime...

Mme Champoreau fut incontinent saisie, soulevée de terre, et emportée par son amant qui se sentait plus que jamais des idées.

On ne se serait jamais douté que depuis le matin, le même Isidore avait déjà tenu dans ses bras, sa bonne Augustine, une marchande de champignons et une jolie chevrière...

Non, on ne s'en serait jamais douté, et Octavie moins que toute autre, aurait cru une pareille chose, car Isidore se montra encore plus amoureux que la veille.

Trois fois de suite, Dardassier prouva à Octavie son ardeur et l'épouse du pauvre Champoreau, lorsqu'elle revint à elle, se sentit envahie par une immense lassitude.

— Oh ! Isidore, dit-elle, en regardant son amant, Isidore, comme tu es amoureux !...

— Je ne l'ai pas toujours été ainsi. C'est seulement depuis hier, depuis que je te connais. C'est toi qui me rends fou !...

Octavie était flattée d'avoir produit un tel effet sur son voisin. Et elle ne pensait pas, sans un violent dépit, à son époux qui en ressentait plus aucun désir auprès d'une femme capable d'éveiller de tels transports.

— Je n'ose pas croire que cela va continuer ainsi. dit-elle cependant.

— Pourquoi pas ? répliqua Isidore avec une belle assurance.

Et, de fait, il se sentait plein de sève. Il n'y comprenait toujours rien, mais goûtait quand même la joie de ce réveil d'énergie.

— Nous nous reverrons ce soir, dit-il à sa maîtresse. Tantôt, je vais à Saint-Cloud.

— As-tu trouvé un bon tuyau comme Canard Sauvage ?

— Ma foi non ! Je n'ai pensé qu'à nos amours toute la matinée... Et je n'ai pas eu le temps d'étudier les performances. Mais tant pis, il y a dans le handicap un outsider qui s'appelle Cupidon. Je joue Cupidon gagnant en l'honneur de nos amours... Pas vrai, ma Tavie chérie !

— Oui, mon Zidore aimé.

Et, après un baiser passionné, le Zidore aimé se dirigea vers son domicile qui était, on le sait, voisin du « Joyeux Rabelais ».

Lorsqu'il entra dans sa maison et pénétra dans le salon, il aperçut Augustine qui était fort occupée à compter du linge.

La servante avait étalé devant elle draps, mouchoirs, serviettes et, à genoux par terre, elle collationnait attentivement les divers accessoires de toilette qu'elle destinait à

la blanchisseuse, en notant le nombre soigneusement sur un petit carnet.

Placée ainsi, le dos tourné à l'entrée, elle présentait à Isidore entrant la partie postérieure de son individu.

Dardassier jeta un regard complaisant sur la ligne souple et rebondie de ce corps féminin, il s'arrêta pour admirer la rondeur de la jambe sortant de la jupe relevée, et, malgré les preuves données quelques instants plus tôt à Octavie, il se sentit de nouveau des idées...

Il ne dit rien, s'avança traitreusement, à pas de loup...

Augustine poussa un cri... Elle venait d'être saisie tout à coup par la taille, tandis que deux lèvres gloutonnes se posaient sur sa nuque.

Elle tourna la tête et aperçut son patron :

— Oh !... Monsieur !... Encore...

— Tais-toi... Augustine !... Tu es trop tentante ainsi !..

Augustine se tut, se contentant de laisser entendre de légères plaintes qui trahissaient ses sensations, tandis que son maître lui démontrait combien il était dangereux avec un homme tel que lui, de compter son linge, à genoux par terre.

Mais un incident imprévu se produisit.

Mélanie, que sa migraine avait quittée, s'était levée et elle descendait tranquillement de sa chambre, sans méfiance.

Elle ouvrit soudain la porte du salon et, à son tour, poussa un cri en constatant toute l'étendue de son infortune conjugale...

Augustine ne se relevait pas.

Elle pleurait maintenant, la tête enfouie dans les draps.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! sanglotait-elle... Madame nous a vus... Qu'est-ce qui va se passer ?...

Mélanie cependant s'était assise sur un fauteuil et elle essayait de prendre une attitude de circonstance.

— Alors, monsieur, dit-elle à son mari, c'est *avec ça* maintenant que vous me trompez...

Le « avec ça » ne fut pas du goût d'Augustine.

Elle se redressa et se tournant vers sa patronne.

— C'est Madame elle-même qui m'a ordonné de dire à Monsieur de ne pas la déranger. Même que Madame a ajouté : « si Monsieur a besoin de quelque chose, qu'il vous le demande.
« Alors, n'est-ce pas, moi, j'ai obéi à Madame...

Mélanie était furieuse.

— Par exemple ! Je n'ai jamais voulu parler de cela !

— Ah ! Bien ! Il fallait t'expliquer, que veux-tu ? fit Isidore. Augustine l'a compris de cette façon... Ce n'est pas de sa faute...

— Taisez-vous, vous... Ce n'est pas de sa faute, évidem-

ment. Ce n'est jamais de la faute de la femme d'abord... Mais c'est de la vôtre... Vous n'avez pas honte : votre propre servante, dans votre maison...

« Cependant vous n'êtes privé de rien...

« Mais qu'est-ce que vous avez donc dans le corps depuis hier ?

« Tenez, vous me dégoutez... Je remonte dans ma chambre.

Et effectivement, Mélanie remonta l'escalier...

Isidore la suivait, essayant de la calmer.

— Voyons, Mélanie, écoute. Je vais t'expliquer...

— Non, je ne veux pas d'explications.

— Ma petite femme.

— Je ne suis plus votre petite femme... Allez retrouver votre maîtresse, cette fille.

— Ma Mélanie mignonne, je t'en supplie...

Mélanie s'était jetée sur le lit. Elle pleurait ou faisait semblant de pleurer, la tête enfouie dans l'oreiller...

Son mari tenta de la consoler, mais elle ne voulait rien entendre.

— Non, disait-elle, non, c'est trop indigne de ta part !

Isidore s'était penché sur le lit, et il caressait maintenant sa femme, lui passant la main dans les cheveux. Il n'avait pas en vain absorbé entièrement la seconde bouteille de Bourgogne contenant le nouveau flacon d'élixir Eros suivant la formule 6969.

— Ma chérie, dit-il, je veux tout de suite réparer mes torts.

Mélanie, surprise, releva la tête et regarda son époux.

— Réparer tes torts ? Après ce que j'ai vu...

— Oui, après ce que tu as vu... Ce n'est qu'un petit accident dont il ne faut plus parler...

Et Isidore se faisait plus caressant.

Doucement, il ouvrait le peignoir qui revêtait Mélanie et sa main s'égarait le long du corps de sa femme dont la surprise était telle qu'elle ne trouvait pas un mot à dire.

— Bête que tu es, disait Dardassier, c'est toi quand même que j'aime le mieux... C'est toi que je désire plus que les autres.

Il ne savait plus exactement ce qu'il disait, le brave Dardassier...

Et peut-être eut-il bien été en peine de dire exactement s'il s'adressait amoureusement à Octavie, à Augustine ou à son épouse légitime.

Celle-ci était médusée par l'ardeur inexplicable de son mari. Elle se demandait si vraiment c'était bien lui qu'elle avait vu il n'y avait qu'un instant, dans une position coupable avec la bonne de la maison...

Et il y avait de quoi !

Car, plus amoureux encore que la nuit précédente, Isidore était en train de prouver à Mélanie qu'Augustine ne lui avait rien enlevé de ses moyens. Et quels moyens !

Lorsque, après les effusions de la réconciliation, elle eut enfin retrouvé l'usage de la parole, Mélanie soupira longuement, puis laissa échapper cette phrase qui en disant long.

— Isidore !... Isidore !... Tu me fais peur !...

— Je te fais peur ?

— Oui, je me demande ce qui t'anime depuis hier soir...

— Eh bien ! moi aussi, je me le demande... En tous cas, j'en profite... Nous en profitons tous les deux...

— Est-ce que ça va durer longtemps ainsi ?

— Je n'en sais rien. Je ne me reconnais plus.

Et le dialogue se termina dans une nouvelle effusion. Isidore était décidément infatigable.

VII

Un Fait-Divers sensationnel

Le commissaire de police de Meudon était très occupé à traduire en vers français le *Décaméron* de Boccace, passe-temps littéraire auquel il employait volontiers ses loisirs, lorsque son secrétaire vint le déranger, pour lui annoncer qu'une femme venait dénoncer un satyre, lequel se tenait dans le bois de Meudon.

— Un satyre ! s'exclama le magistrat... Introduisez vite cette femme qu'elle me donne tous les détails.

Le secrétaire introduisit la ramasseuse de bois mort, la seule qu'Isidore eût dédaignée au cours de sa promenade matinale dans la forêt.

— Vos nom et prénoms ? demanda d'abord le commissaire à la dénonciatrice.

— Célestine-Pulchérie Beauminet, femme Dupoil.

— Votre âge ?

— Ante cinq ans.

— Comment dites-vous ?

— Ante cinq ans.

— Soyez plus précise, donnez-moi la date de votre naissance.

— 4 janvier 1868.

— Je comprends mieux. Cela vous fait cinquante-cinq ans.

— C'est bien ce que je disais.

— Alors, qu'avez-vous à raconter ?

— Voilà, Monsieur le commissaire, j'étais allée ce matin,

comme tous les jours, ramasser du bois mort dans la forêt, lorsque j'entendis des cris déchirants poussés vraisemblablement par une fillette...

— Vous en êtes bien sûre ?

— Oh ! oui, monsieur le commissaire...

— Bien, continuez.

— Et j'aperçus soudain, derrière un bouquet d'arbres, une malheureuse enfant aux prises avec un individu sadique.

— Comment avez-vous reconnu que cet individu était sadique ?

— Oh ! c'était bien « voyable », monsieur le commissaire. Il tenait la pauvre petite renversée et lui disait : « Si tu cries, tu es morte ! »

— Et qu'avez-vous fait ?

— Rien, monsieur le commissaire... Rien. J'étais clouée sur le sol par la peur...

— Alors, que s'est-il passé ?

— Vous le devinez, monsieur le commissaire... Je n'ai pas besoin de vous le dire... Lorsque la pauvre petite se releva, elle pleurait à chaudes larmes... Elle s'enfuit en courant....

— Et l'individu ?

— Le satyre ?... Il ricanait... Monsieur... Il ricanait, le monstre !... Mais ce n'est pas tout...

— Qu'y a-t-il encore ?

— Un troupeau de chèvres passait... Il s'élança et s'empara d'une des pauvres bêtes...

— Comment, la chèvre aussi ?

— Oui, monsieur le commissaire, la chèvre aussi... Que dis-je, deux, trois chèvres !... Il était terrible...

— Et après...

— Après... Il se leva et se mit à marcher sur la route. Il sifflotait et avait l'air content de lui.

— Il y avait de quoi !...

— Vous pensez que je me cachais tant que je pouvais... Mais le misérable m'aperçut...

« Il me barra la route et s'écria :

« A ton tour, maintenant... A ton tour ! »

« Il se jeta sur moi et me terrassa !...

— Alors, vous aussi ?

— Oh ! non ! Monsieur le commissaire... Non. Moi, je ne suis pas une pauvre fillette sans défense, ni une chèvre inoffensive... Je réussis à me dégager... et je me suis mis à courir de toutes mes forces...

— Vraiment ?...

— Sur mon chemin, je rencontrai plusieurs femmes en pleurs... C'étaient les victimes du misérable...

— Elles vous l'ont dit ?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Donnez-moi leurs noms.

— Je ne les connais pas... Elles n'ont pas voulu me le dire.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elles ont peur du scandale !... Elles ne veulent pas que leurs maris ou leurs parents sachent ce qui leur est arrivé...

— Comment étaient-elles ?

— Oh ! il y en avait des jeunes, et puis d'autres aussi...

— Ce n'est pas un signalement, ça.

— Qu'est-ce que vous voulez, j'étais toute troublée. Je tremblais de peur moi-même. Je n'avais plus qu'une idée : venir vite faire ma déclaration.

— C'est bien ! Vous allez signer votre déposition... Et puis, vous viendrez avec moi dans le bois, vous me conduirez à l'endroit où vous avez été assaillie, que je retrouve la trace du bandit...

— Oui, monsieur le commissaire.

— Attendez-moi pendant que je fais chercher du renfort.

Tout ému, le commissaire prit le téléphone et demanda la communication avec la préfecture de police, pour rendre compte immédiatement de ce qui se passait et demander du renfort.

Il tenait l'événement important, le fait-divers sensationnel qui allait faire parler de lui et le mettre au premier rang de l'actualité. Il voyait déjà son nom et sa photographie publiés dans les journaux parisiens du soir et du lendemain.

Aussi ne craignit-il pas d'agrémenter encore le récit déjà fantaisiste de la ramasseuse de bois mort.

Si bien que la préfecture communiquait à midi aux reporters des journaux du soir la nouvelle extraordinaire que la presse, amoureuse du sensationnel, grossissait encore.

C'est ainsi que, dès leur première édition, les feuilles du jour racontaient que, depuis deux jours, le bois de Meudon avait pour hôte un satyre qui s'était livré à de nombreux attentats.

A en croire les articles publiés, dix fillettes allant le matin à l'école, avaient été victimes de l'odieux individu, qui avait en outre assailli plusieurs honnêtes femmes de la localité, et dont les exploits ne s'étaient pas arrêtés là, car tout un troupeau de chèvres avait également été l'objet des monstrueux attentats du satyre de Meudon.

Tous donnaient force détails sur les mesures prises pour protéger la population.

Dès le coup de téléphone du commissaire, la préfecture

avait en effet mobilisé toute une brigade d'agents et un détachement de la garde républicaine que des autobus réquisitionnés avaient transportés à Clamart et à Meudon, tandis que des soldats de la garnison de Saint-Cloud avaient été eux aussi mis sur pied.

Ils avaient d'ailleurs été précédés par de nombreuses femmes qui, à la première nouvelle donnée par Pulchérie Dupoil, s'étaient portées, en hâte vers le bois pour y chercher le satyre. Chacune espérait bien le rencontrer seule et profiter de ce tête à tête pour subir les derniers outrages.

Vers trois heures de l'après-midi, les camelots débarquaient dans Meudon, venant des trois gares et même de la station des bateaux-mouche. Ils se répandaient dans la localité, criant les éditions spéciales, apprenant ainsi à la population paisible ce qui se passait dans le bois et, révélant la raison pour laquelle durant toute la matinée des forces de police étaient arrivées en automobiles.

Dès lors, les langues se mirent à marcher. Tout le monde voulait savoir et donner des détails d'autant plus complets et frais que personne ne savait rien.

Les représentants des journaux, les photographes, les tourneurs de cinémas envahirent la cité de Rabelais, pour interviewer les habitants.

Et c'est ainsi qu'à l'heure du repas, le restaurant du « Joyeux Rabelais » était rempli d'une foule de clients venus de Paris.

Naturellement, ni Octavie ni Champoreau ne se doutaient du rôle qu'ils jouaient dans ces événements qui révolutionnaient la localité.

Une seule chose ennuyait le restaurateur qui courait, affairé, à tous ses clients, c'est que le bois étant cerné, il lui serait impossible d'y retourner goûter, ainsi que le docteur Vigoureux le lui avait prescrit, deux heures de sommeil réparateur.

Pourtant, il était bien décidé à y aller faire l'après-midi, même une sieste qu'il jugeait nécessaire à la réparation anticipée de ses forces.

Champoreau trouva vers 4 heures de l'après-midi, un biais pour s'évader.

— Je vais aller voir s'il y a du nouveau, dit-il à sa femme.

— Si tu veux, mais tâche d'être revenu pour l'apéritif.

— Sois tranquille, je serai là.

Et le malheureux Anatole s'en fut, prenant la route du bois. Il se flattait de tromper la surveillance des hommes qui gardaient les routes donnant accès à la forêt.

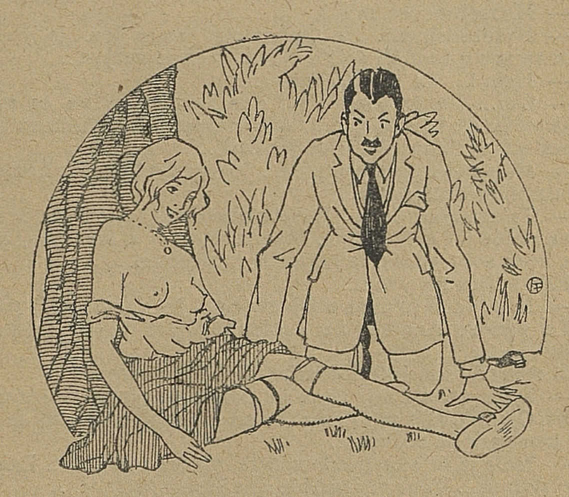
Il eut beaucoup de peine à éviter les gendarmes, les agents et les soldats.

Cependant, il parvint quand même à découvrir un endroit non gardé et s'introduire, en se cachant derrière des taillis, à l'intérieur du bois.

Une demi-heure plus tard, il retrouvait son bosquet de sapins.

L'endroit était complètement désert et il ne semblait pas que les patrouilles qui sillonnaient la forêt y fussent passées.

Champoreau se coucha donc et s'endormit la conscience en paix, avec l'espoir de goûter deux heures de bon sommeil en attendant le moment de l'apéritif.



— *Je n'ai même pas eu le temps de faire connaissance...* (page 23)

— Après cela, dit-il, je serai en forme pour prendre l'élixir Eros 6969.

« Comme j'aurai dormi deux fois plus que le docteur me l'a prescrit, je pourrai prendre double dose et demain matin, je n'aurai plus rien à envier au satyre.

Mais c'était là une grande présomption.

Il y avait à peine un quart d'heure que notre homme s'était assoupi qu'une main lui frappait sur l'épaule.

Champoreau se réveilla en sursaut.

Une femme était à côté de lui ; c'était une cuisinière d'une villa voisine du bois.

Elle n'était évidemment pas jolie, mais ses yeux brillaient de désir, et elle regardait le dormeur d'une façon provocante.

— Qu'y a-t-il ? fit Anatole en s'éveillant.

— Chut ! dit la femme. Je ne dirai rien... Je viens pour vous sauver.

— Me sauver ?

— Si vous êtes aimable avec moi, je ne révélerai pas votre présence dans le bois...

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

— Malheureux ! Vous ne savez donc pas que toute la police est sur pied pour vous rechercher...

— Me rechercher, moi ?

— Naturellement. Ne cachez pas votre jeu. Je vous ai bien reconnu tout de suite... C'est vous le satyre...

— Hein !... Le satyre, moi ?...

— Oui... La preuve ! c'est que je vous ai vu ce matin déjà sortir du bois et que vous correspondez parfaitement au signalement donné par mon journal...

— Mais vous vous trompez... Je suis un honnête homme... un commerçant connu...

— Taisez-vous donc ! Je vois bien dans vos yeux que vous avez envie de me violer... Mais que vous n'osez pas, parce que vous avez peur que j'appelle au secours.

Elle baissa les yeux...

— Mais vous m'avez subjuguée !... Je n'appellerai pas !...

Le pauvre Anatole ne s'attendait pas à cette mise en demeure...

Il regarda son interlocutrice, il était abasourdi.

— Pour un satyre, vous ne paraissez pas très entreprenant. On ne dirait pas que vous avez abusé ce matin de tout un troupeau de chèvres...

— Mais je ne suis pas le satyre, encore une fois... Laissez-moi dormir... Vous voyez bien que je suis fatigué...

La cuisinière ne cacha pas son dépit.

— Je vaux pourtant bien les chèvres, dit-elle...

« C'est bon, je vous laisse dormir, mais je reviendrai dans une demi-heure. Et si, à ce moment, vous me faites encore le même affront, tant pis pour vous, je vous dénonce...

Elle s'en alla et Anatole, la regardant s'éloigner, se retourna disant :

— Qu'est-ce que c'est que cette folle ?...

Puis il se rendormit...

Or, tandis qu'il sommeillait, un groupe de jeunes femmes s'approchait du lieu où il se trouvait.

Elles avaient vu la cuisinière sortir de la sapinière.

— D'où vient-elle, celle-là ? dit l'une...

— C'est peut-être là qu'il est, répondit une autre.

— Allons voir, dit une troisième...

Elles s'approchèrent tout doucement, se risquant avec prudence entre les arbres.

— C'est bien cela !... Il dort !

— Ne le réveillons pas !... Approchons-nous sans faire de bruit.

Et les curieuses vinrent tout près de Champoreau, évitant de troubler son sommeil.

Quant au dormeur, il rêvait à ce moment, et, dans son rêve, il pensait aux voluptés futures que lui procurerait la liqueur du docteur Vigoureux.

Il y pensait tellement qu'inconsciemment ses lèvres laissaient échapper des paroles fort compromettantes.

— Un satyre !... disait-il... Oui, c'est moi le satyre du bois !... A moi les fillettes !... A moi les chèvres !... A moi toutes les femmes, les jeunes, les vieilles et les autres... Ah ! Octavie ! Octavie ! Ne te plains plus... c'est un satyre que tu presses contre ton cœur.

Et il se cramponnait après un sapin dont il serrait le tronc entre ses bras.

— Regardez-le, dit une des femmes... Vous entendez ce qu'il dit...

— Oh ! oui ! Comme il est drôle !...

— Méfions-nous !... Il va se réveiller !

— Il n'a pas l'air bien méchant.

— On ne sait jamais. Il vaut mieux nous en aller.

Et l'essaim de jeunes filles et de femmes s'enfuit et se dispersa.

Ne croyez pas d'ailleurs qu'aucune d'elles alla dénoncer le dormeur aux soldats et aux policiers qui parcouraient la forêt.

Sans se rien dire, elles avaient toutes eu la même idée et bientôt la première d'entre elles, une grande et belle fille rousse qui se prénommait Virginie, reparaissait, après un savant détour, auprès de Champoreau qui était de nouveau replongé dans son sommeil.

A pas menus, Virginie, évitant de faire crisser les feuilles sous ses pieds, s'approcha du dormeur.

Elle tenait à la main une branche enfeuillée et, doucement elle en promena les feuilles extrêmes sur le visage du pseudo-satyre.

Celui-ci, machinalement, repoussa la branche d'un geste de la main.

Mais Virginie, amusée, recommençait aussitôt, s'enhardissant...

— Voyons, Octavie... Finis... Tu m'agaces... fit Champoreau en se retournant.

— Qu'est-ce que c'est donc que cette Octavie dont parle toujours ?... se demandait Virginie...

Et, pour la troisième fois, elle insista avec sa branche

Du coup, Anatole ouvrit les yeux et promenant son rega autour de lui, il aperçut la jolie fille qui le considérait riant, nullement effarouchée...

— Alors, lui dit-elle, c'est vous le satyre ?...

Champoreau bondit :

— Mais non... Mais non... Pas du tout...

— Vous ne voulez pas l'avouer... N'ayez pas peur, je le dirai à personne...

« Mais je le sais bien, puisque tout à l'heure vous le dis tout haut...

— Je le disais tout haut !...

— Vous rêviez sans doute....

— C'est cela, je rêvais... Il fallait bien que je rêve po dire une chose pareille, car je ne suis pas un satyre du tou

— Ta... ta, ta. Vous voulez m'en faire accroire...

Elle s'assit à côté de lui et ajouta :

— Qu'est-ce que ça vous fait... puisque je ne le dirai pas..

Si Anatole n'avait pas été aussi privé de moyens qu'il l'éta il n'eut certes pas résisté à la tentation.

Jamais autant qu'à ce moment, il regretta de ne pas av bu un peu de la seconde bouteille de l'élixir du Docte Vigoureux...

Il essaya bien quand même de se donner le change à l même et s'enhardit à passer son bras autour de la taille Virginie...

— Vous tenez donc tant, lui dit-il, à ce que je sois satyre ?

— Vous êtes drôle... vous... Je crois bien que celles do vous avez abusé y ont mis de la bonne volonté...

— Oh ! Oui !... Sûrement...

— Vous ne m'embrassez même pas...

— S'il ne faut que cela, voilà !...

Et Anatole embrassa Virginie,

— C'est drôle, dit celle-ci. Moi qui croyais que vous all me faire du mal, me serrer bien fort contre vous.

— Vous serrer bien fort ?...

— Comme vous faisiez à l'autre tout à l'heure.

— Comme je faisais à l'autre ?

— Oui, quand vous rêviez, vous faisiez comme cela

Et ce fut Viginie, pour montrer à Anatole comment faisait l'instant d'avant, qui le serra contre lui...

Leurs visages se touchaient et Anatole, bien qu'il fut dés de son impuissance aussi grande auprès de cette jolie f

qui s'offrait à lui qu'auprès de sa femme légitime, voulut tenter l'aventure...

Il embrassa donc de nouveau Virginie...

Ce fut sa perte...

A ce moment, la première femme qui avait rencontré Champoreau, la cuisinière dont il avait repoussé les avances, revenait à son tour. Elle aperçut le couple enlacé et sa fureur ne connut plus de bornes...

— Ah ! Le misérable ! Voilà donc pourquoi il m'a repoussée !...

Et elle se mit à courir sur la route. Justement, une patrouille de gendarmes passait :

— Venez vite ! leur cria-t-elle... Venez vite !... Il est là !

— Le satyre ?

— Oui... Il m'a assaillie... Je me suis sauvée...

— C'est bien !... Conduisez-nous, dit le brigadier qu'accompagnaient deux gendarmes.

Virginie attendait toujours le résultat des efforts d'Anatole qui faisait tout son possible pour jouer le rôle de satyre, pour lequel il n'avait aucune disposition, à tel point que Virginie désespérait de subir les derniers outrages, lorsque tout à coup, une voix autoritaire, celle du brigadier de gendarmerie, retentit sous les arbres :

— Au nom de la loi... je vous arrête !

— C'est une erreur !.. dit Champoreau... Je ne suis pas un satyre.

— Ça suffit ! Ça suffit !... Pas de rouspétance ! Ignoble individu !... Je vous prends sur le fait et vous osez encore m'opposer des dénégations dilatoires...

« Allez ! Allez !... misérable... même que vous teniez encore une pauvre victime entre vos bras...

— Oui, une pauvre victime !... appuya la cuisinière... J'ai vu le monstre l'entraîner tout à l'heure sous le bois. N'est-ce pas, mademoiselle ?...

Et en même temps, elle lançait un regard furieux vers Virginie...

— C'est faux ! Il ne m'a rien fait ! s'écria celle-ci...

— Ne vous émotionnez pas, mon enfant... dit le brigadier se faisant paternel... Ne vous émotionnez pas. Vous avez sans doute encore peur de ce bandit... Mais il est maintenant réduit à l'impuissance.

— Hélas ! soupira Virginie, je crois qu'il n'avait pas besoin de vous pour cela...

— Allons, venez, vous, le satyre... ajouta le brigadier.

Et se tournant vers ses hommes, il leur ordonna :

— Passez-lui les menottes... Et faites attention qu'il ne s'échappe pas.

Puis se tournant vers Virginie :

— Vous, venez avec nous au commissariat pour donne votre témoignage. Et ne vous troublez pas surtout, vot vertu n'est plus en danger...

— Si elle l'a jamais été, pensa Virginie qui se senta remplie de mansuétude et de pitié pour ce pauvre et inoffen sif satyre qu'elle n'était pas parvenue à rendre amoureux.

VIII

Un Apéritif troublé

Les clients commençaient à affluer au « Joyeux Rabelais et Octavie, aidée seulement d'une extra, n'arrivait pas les satisfaire.

Elle était furieuse après son mari parti depuis bientô deux heures et qui ne revenait pas.

— Où a-t-il bien pu aller traîner encore ? disait-elle e maugréant.

Et, toute nerveuse elle emplissait les verres des buveu qui parlaient naturellement de l'événement du jour.

Comme le « Joyeux Rabelais » était tout proche du bois il y avait là, mêlés, des clients de toute sorte : policiers gendarmes, curieux, journalistes. Ceux-ci allaient et venaien s'apportant mutuellement des renseignements, prenant de notes, puis courant au téléphone. Ils formaient un group bruyant et affairé qui avait accaparé tout un coin de l'éta blissement.

Au milieu de cette animation inaccoutumée, Mme Cham poreau allait et venait, encaissant des recettes inespérées e cela la consolait un peu de l'absence incompréhensible d son époux.

Elle était encore en train de se demander ce que celui- pouvait bien faire et où il pouvait se trouver, lorsqu'un repo ter entra comme une bombe et se précipita vers le groupe d ses confrères :

— Ça y est ! s'écria-t-il... On vient de l'arrêter !

Tous les journalistes se levèrent et autour d'eux. les autr clients formèrent un cercle compact de curieux attentifs.

Le nouveau venu débita d'une traite ce qu'il savait

— Voilà, dit-il :

« C'est la cuisinière d'un vieux rentier, M. Onésim Dupont, habitant villa des Pervenches, qui l'a dénoncé au gendarmes.

« La malheureuse, une pauvre femme âgée de 45 ans e

nommée Eulalie Barbon, passait dans le bois lorsqu'elle fut assaillie par le bandit.

« Elle lui échappa après une lutte terrible et courut devant elle sur la route. Par bonheur, elle rencontra trois gendarmes, dont un brigadier qui patrouillaient de ce côté...

« Ils se portèrent immédiatement à l'endroit désigné par Eulalie Barbon et aperçurent le malfaiteur qui tenait captive et tremblante une jeune fille évanouie sur laquelle il s'apprêtait à perpétrer un ignoble attentat.

« Les gendarmes bondirent sur l'homme et dégagèrent sa victime.

— Sait-on qui c'est ?

— Non. Pas encore...

« D'ailleurs, je n'ai pas eu le temps d'obtenir d'autres renseignements.

Un groupe d'hommes entrait à ce moment.

C'étaient le commissaire lui-même, suivi de son secrétaire et de nombreux agents au milieu desquels se tenaient les trois gendarmes encadrant, menottes aux mains, Anatole Champoreau...

— Le voilà, cria le journaliste qui était venu apporter la nouvelle de l'arrestation.

Octavie poussa alors une exclamation d'effroi et de surprise :

— Mon mari !... s'écria-t-elle... Mon mari !...

— Remettez-vous, madame, remettez-vous, fit le commissaire.

— Comment, Monsieur, c'est lui que vous avez arrêté...

« Mais vous vous êtes trompé... C'est une erreur !... Ce ne peut pas être lui le satyre.

— Je vous en prie, madame, je vous en prie. Laissez-nous faire notre devoir... Nous venons pour perquisitionner.

— Perquisitionner !... Par exemple !...

— Voyons... Passez avec nous dans l'arrière-boutique... Nous nous expliquerons mieux !...

Alors, Octavie poussa de nouveau une exclamation, partie malgré elle :

— Mais ce n'est pas possible ! Il ne peut pas être le satyre... Il est impuissant !

Le commissaire sourit.

— Pas pour tout le monde apparemment, dit-il.

Et derechef, il ordonna à Octavie :

— Suivez-nous.

Mme Champoreau suivit donc le commissaire et ses hommes dans la pièce voisine.

Octavie s'attendait à tout, excepté à voir son mari arrêté

comme satyre. C'était bien la dernière des choses qu'elle eût pu soupçonner.

— Anatole, dit-elle, tu n'as donc pas dit à ces messieurs...

— Mais si, Octavie, mais si... Seulement, ils n'ont pas voulu me croire.

— Mais, monsieur le commissaire, vous me croirez bien, moi, si je vous dis qu'il ne peut pas, qu'il est...

— Madame, encore une fois, taisez-vous. Vous répondrez quand je vous interrogerai.

« Je comprends que vous soyez stupéfaite, mais malheureusement, aucun doute n'est permis. Votre mari a été surpris avec une jeune fille dans une attitude non équivoque...

— Où est-elle, cette jeune fille ?...

— Elle est là... Approchez, mademoiselle, fit le commissaire en se retournant.

Mais il se retourna en vain. Le témoin qu'il invoquait avait disparu.

— Eh bien ! mais, où est-elle, en effet, cette jeune femme ?

Les agents et les gendarmes se regardèrent.

— Je ne sais pas, dit un agent, elle nous suivait tout à l'heure... mais je ne la vois plus.

Virginie, on dut après l'avoir recherchée s'en convaincre, avait faussé compagnie aux représentants de la loi.

Elle avait cru plus prudent de s'esquiver pour ne pas être mêlée à cette histoire.

— C'est bien, dit le commissaire. La pauvre enfant aura été toute troublée et elle s'est sauvée, mais nous la retrouverons.

« Heureusement, il nous reste contre l'inculpé deux témoignages accablants, d'abord celui de madame Pulchérie Dupoil...

« Approchez, madame Pulchérie Dupoil, et dites ce que vous savez.

Pulchérie Dupoil était, on s'en souvient, la ramasseuse de bois mort qui le matin avait en vain essayé de séduire Isidore.

Fière de jouer un rôle considérable, étant la première qui avait dénoncé le satyre, elle insista complaisamment sur l'attentat imaginaire dont elle avait soi-disant été victime.

— Champoreau, dit le commissaire, qu'avez-vous à dire pour votre défense...

— Monsieur le commissaire, répondit Anatole, je ne connais pas cette femme, je ne l'ai jamais vue...

— Vous niez... C'est votre système... Vous avez tort, mon ami, vous avez tort.

Puis, se tournant vers le témoin, le magistrat lui demanda gravement :

— Femme Pulchérie Dupoil, reconnaissez-vous cet homme pour votre agresseur ?

— Je le reconnais, monsieur, je le reconnais, je le jure. C'est bien lui que j'ai vu, lui qui a assailli une malheureuse jeune fille et un troupeau de chèvres.

— Bien. La cause est entendue.



— *Oh ! Monsieur !...* (page 27).

Passons au second témoin. Madame Eulalie Barbon, approchez et dites à votre tour ce que vous savez.

— Voilà, monsieur le commissaire.

« Ce matin, j'ai vu cet individu sortir du bois vers onze heures.

« Cet après-midi, vers quatre heures, il a passé, en se dissimulant le long du mur de notre villa.

« Une heure plus tard, comme je traversais le bois, je le

vis tout à coup sortir d'une sapinière où il était tapi... il me barra la route et me dit : « Viens avec moi, je te veux.

— C'est un mensonge, cria Anatole, c'est un mensonge... C'est cette femme qui...

— Taisez-vous, vous répondrez tout à l'heure. Continuez, madame Barbon.

Eulalie toisa Champoreau et continua :

— Je ne suis qu'une faible femme, dit-elle, mais un satyre ne me fait pas peur.

Cette déclaration provoqua quelque hilarité car la faible femme était d'une corpulence assez forte pour qu'on put sans crainte estimer son poids à près de cent kilos.

Elle ne se laissa néanmoins pas intimider par cette démonstration et poursuivit son récit.

— Alors, dit-elle, il saute sur moi et veut me renverser...

« Mais je résiste de toutes mes forces, je le repousse, je réussis à me dégager et je me sauve.

« C'est alors que le misérable me lâchant, se rua vers cette pauvre jeune fille que les gendarmes trouvèrent évanouie entre ses bras.

Champoreau donnait des signes manifestes d'impatience durant ce récit.

Le commissaire lui dit :

— Qu'avez-vous à répondre ?

— Cette femme ment effrontément... Je dormais paisiblement sous les sapins... Et c'est elle qui a voulu absolument que je sois un satyre, c'est elle...

— Oui, c'est elle qui a voulu vous violer, n'est-ce pas ?... dit le commissaire en riant.

— Parfaitement, monsieur le commissaire.

— Oh ! Peut-on entendre une chose pareille, s'écria Eulalie... Moi, mais je suis une honnête femme, honorablement connue dans tout Meudon. Demandez à mon maître, M. Onésime Dupont...

— C'est bien... Nous vous croyons, dit le commissaire. Et il ajouta :

— Voyons, maintenant... Pourquoi dormiez-vous dans le bois, à cinq heures du soir, au lieu d'être tranquillement chez vous ?...

— Oh ! ça ! Ça n'a rien d'étonnant, intervint Octavie, il dort tout le temps maintenant...

— Madame, ce n'est pas à vous que je me suis adressé, c'est à votre mari. C'est lui qui doit répondre.

Pour être embarrassé, Champoreau était embarrassé. Il ne voulait pas avouer qu'il était allé dans le bois exprès pour dormir, il se rendait compte qu'on ne l'aurait pas cru.

Et puis il ne voulait pas non plus révéler ses visites au docteur Vigoureux et l'histoire de l'élixir Eros 6969.

Aussi balbutia-t-il une explication embarrassée :

— Mon Dieu ! dit-il... monsieur le commissaire... Je suis victime de ma curiosité... Voilà, j'étais parti pour aller aux nouvelles... Ma femme vous le dira. Je l'ai quittée en lui disant : « Je vais voir ce qui se passe »...

— Ça, c'est vrai, intervint Octavie...

— Alors, continua Champoreau... Je me suis glissé dans le bois... Je me suis assis sous les sapins pour regarder... guetter... et puis, il faisait chaud... Je me suis endormi... et c'est cette femme qui m'a réveillé en me disant que, puisque j'étais le satyre, je devrais être aimable avec elle ou que sinon, elle me dénoncerait...

— C'est une infamie ! rugit Eulalie Barbon...

— Oui, reprit le commissaire, c'est votre système, ça va... Mais le matin, pourquoi êtes-vous allé dans le bois le matin...

Le pauvre Anatole était décontenancé.

En effet, si son explication était encore admissible pour l'après-midi, elle ne valait rien pour le matin...

Alors, il prit le parti de nier. Après tout, il était bien sûr que la femme Dupoil se trompait et que le matin il ne l'avait pas rencontrée...

— Le matin, je n'y étais pas... La femme Dupoil se trompe, elle me confond avec un autre...

— Ah ! Ah ! Vous n'y étiez pas le matin, et où étiez-vous alors ?...

— J'étais... J'étais...

— Vous n'étiez pas chez vous, n'est-ce pas ?... Madame Champoreau, où était votre mari ce matin ?

— Mon Dieu, monsieur, je ne sais pas. Il est sorti deux fois, d'abord vers huit heures. Et puis, il est rentré à 9 heures et il est reparti peu après en disant qu'il allait faire une course.

— Où cela ?

— Je ne sais pas.

— Allait-il du côté du bois ?

Cette question posée à brûle-pourpoint à Octavie, lui rappela brusquement qu'Isidore lui avait dit le matin qu'il avait rencontré Anatole se dirigeant vers la forêt.

Octavie elle-même commençait à douter de l'innocence de son mari.

La justice lui en imposait et puis, cette disparition mystérieuse dans la matinée, cette absence incompréhensible dans l'après-midi, cette façon suspecte de dormir dans la forêt sous les sapins, tout cela lui semblait louche.

Il n'était pas jusqu'à l'impuissance d'Anatole qui ne lui

parut suspecte à présent. Elle pensait que s'il passait son temps à courir après les femmes dans les bois, il n'y avait plus rien de surprenant à ce qu'il fût complètement éreinté lorsqu'il partageait le lit conjugal.

Si bien qu'à la question directe du commissaire, Octavie ne sut répondre que par ces mots :

— Peut-être !... J'ignore tout, moi... Qu'est-ce que vous voulez ? Je ne peux vous dire qu'une chose, c'est que si mon mari est un satyre, ce n'est toujours pas moi qui m'en suis aperçue... au contraire...

Et se tournant à son tour vers Anatole, elle lui dit :

— Défends-toi ! Réponds à Monsieur le commissaire ! Tu sais bien où tu es allé, ce que tu as fait...

— Octavie ! Octavie ! Ne m'abandonne pas ! Tu as l'air de me suspecter, toi aussi !

— Je ne te suspecte pas. Mais je ne peux pas répondre à ta place. Qu'est-ce que tu veux ? Il y a beaucoup de gens qui se diront qu'un homme qui a tant d'ardeur pour les autres femmes est tout naturellement vanné quand il s'agit de remplir ses devoirs conjugaux.

— Observation très juste, madame, dit le commissaire... Observation très juste...

— Oh ! mais, je ne dis pas cela pour accabler mon mari, reprit Octavie... C'est seulement pour lui montrer qu'il doit se défendre... Car je suis persuadée qu'il est innocent et que vos témoins se trompent...

— Oui, c'est votre devoir d'épouse de prendre son parti. C'est tout naturel, et on s'étonnerait que vous agissiez autrement.

« Malheureusement, tout l'accable jusqu'ici et je suis obligé de le garder à ma disposition...

— Laissez-moi au moins embrasser ma femme...

— Si vous voulez...

Et Anatole Champoreau, tout en larmes, se jeta au cou de son épouse :

— Octavie ! Octavie ! disait-il... Je te jure que je suis innocent... Que ce n'est pas moi !... Aie du courage !... Je reviendrai justifié... Aie du courage !

— J'en aurai ! répondit Octavie mollement.

A part elle-même, elle pensait :

— Isidore m'aidera à me consoler !...

Sur le pas de la porte, les photographes et les cinématographistes étaient groupés... Et ils prirent tous, à leur sortie, le commissaire, les agents, les gendarmes et au milieu d'eux Anatole Champoreau la mine piteuse et déconfite...

IX

La Victoire de Cupidon

Isidore Dardassier, lui, ignorait tout du scandale de Meudon.

Il était parti, sitôt après son déjeuner, pour les courses de Saint-Cloud, avec « des idées » plein la tête, non pas des idées sur le sport hippique, mais des idées amoureuses.

Il ne se souvenait que d'une chose, c'est qu'il avait décidé de jouer Cupidon gagnant.

Il avait pris sans hésiter vingt tickets à cent francs gagnant du 5. Le 5 était en effet le numéro de Cupidon.

Et le 5, c'est-à-dire Cupidon, avait gagné, donnant 100 fr. pour 5 francs, ce qui faisait qu'Isidore Dardassier avait touché pour ses 2.000 francs 40.000 francs...

— Ça, c'est un coup, alors !... s'était-il écrié... Quel gueuleton, ce soir, au « Joyeux Rabelais » et quel cadeau je vais faire à Octavie !...

Il avait immédiatement quitté le champ de courses. Justement, il s'était trouvé avec une jeune femme charmante qu'il rencontrait parfois sur les hippodromes et qui lui faisait souvent l'amabilité de lui demander des tuyaux.

Et ils étaient partis ensemble. Ils avaient quitté Saint-Cloud dans un taxi, donnant au chauffeur l'adresse de la compagne de Dardassier, Mme Yvette de Planty, laquelle demeurait aux Batignolles.

Yvette introduisit son ami dans un petit logement de trois pièces : petit salon, salle à manger, chambre à coucher, très bourgeoisement meublée.

C'était une petite femme très ordonnée, qui fut fière de montrer à son ami qu'elle était dans ses meubles et qu'il n'avait pas affaire à une demi-mondaine quelconque.

Peine perdue d'ailleurs, car, pour le moment, Isidore n'attachait aucune importance ni au salon ni à la salle à manger, la chambre à coucher, seule l'intéressait.

Yvette enleva son chapeau et son manteau.

— Vous voudrez bien, dit-elle, me permettre de vous offrir une tasse de thé ?

— Oui, mais tout à l'heure... Pour le moment, j'ai autre chose à vous dire.

— Quoi donc ?

— Que vous êtes jolie comme tout, désirable comme pas une et que cette longue randonnée en auto m'a rendu très amoureux...

— Pas possible !...

Elle riait, montrant deux rangées de dents blanches qu'Isidore trouva éblouissante.

Et lui ne trouva rien à lui dire sinon qu'à la prendre dans ses bras et l'embrasser.

— Oh ! fit-elle, comme vous êtes pressé !

— Excessivement !... Vous ne pouvez pas vous en faire une idée...

Sur quoi il l'entraîna vers la chambre à coucher.

— Oh ! Le grand fou ! disait-elle...

Mais naturellement elle le laissa faire tout ce qu'il voulut...

Et Isidore ne démentit pas les espoirs qu'il avait éveillés.

Au contraire. Yvette fut très agréablement surprise.

Elle eut d'ailleurs de quoi être très heureuse plusieurs fois car l'après-midi s'acheva dans le lit comme elle avait commencé. La verve de Dardassier était intarissable.

Vers sept heures du soir, cependant, Yvette disait à son ami.

— Dis donc, mon loup, il serait peut-être temps d'aller dîner.

« J'espère que tu m'invites .

Isidore à ce moment, eut bien un souvenir pour Octavie qui devait l'attendre, mais Octavie était à Meudon et Meudon était loin des Batignolles..

Un taxi les conduisit à Montmartre où ils dînèrent en tête à tête au son d'un jazz-band, après quoi ils dansèrent, puis galamment Isidore renconduisit son amie chez elle.

Il était tard et il ne fallait plus songer à prendre le train de minuit, c'est-à-dire le dernier qui pût ramener Dardassier à son domicile.

D'ailleurs, il en prit aisément son parti. Yvette était une compagne très agréable avec laquelle il ne lui déplaisait pas de passer la nuit. Il remonta donc dans le petit appartement des Batignolles et se recoucha à côté de sa conquête de la journée.

Le bon dîner qu'il avait fait — bien que le Bourgogne dont il l'avait arrosé ne possédât pas la même vertu que celui du « Joyeux Rabelais » — l'avait remis en forme. Et Yvette, stupéfaite, retrouva en Isidore un amant aussi passionné que s'il n'avait rien fait de la journée.

— Oh ! mon chéri ! lui disait-elle, comme tu es amoureux. Jamais je n'ai encore trouvé quelqu'un comme toi.

Il faisait grand jour lorsqu'ils s'éveillèrent après avoir sacrifié plusieurs fois encore au fils de Vénus.

Dardassier songea alors qu'il serait peut-être temps de retourner à Meudon.

— Je ne m'ennuie pas chez toi, dit-il à Yvette, mais on doit s'inquiéter à la maison. Il faut que je regagne mon logis.

Ils se quittèrent après un dernier enlacement et Isidore prit le chemin de la gare en se demandant ce qu'il raconterait à sa femme et aussi à Octavie pour expliquer son absence.

X

Deux Femmes inquiètes

Mélanie Dardassier était dans une mortelle inquiétude.

Depuis la veille au soir, elle attendait le retour de son mari et ne s'expliquait nullement cette absence extraordinaire.

Dès huit heures, elle s'était rendue au « Joyeux Rabelais », dans l'espoir qu'Isidore s'y serait arrêté.

Et elle confia sa peine à Octavie, laquelle d'ailleurs était également dans tous ses états de ne pas avoir revu son amant depuis le matin.

Mélanie avait cru devoir discrètement essayer de consoler la patronne du « Joyeux Rabelais ».

— Evidemment, ce n'est rien auprès de ce qui vous arrive... Ce pauvre Champoreau... tout de même, moi je n'y crois pas, vous savez... Les juges doivent se tromper...

— Certainement qu'ils se trompent ! Je connais mon mari, mieux que personne, vous pensez bien. Et entre nous, vous savez, il n'a pas un tempérament de satyre.

— Pour dire qu'il n'était pas bizarre, ça, il était bizarre. Ainsi hier soir, il me tenait des propos étranges...

— A vous ?... Qu'est-ce que vous me dites-là ?

— Oh ! Rien de grave, c'était peut-être une façon de plaisanter, mais ç'aurait été à une autre qu'à moi, ce serait encore une charge contre lui.

— Vous vous êtes méprise, certainement, madame Dardassier, dit Octavie.

La pensée que son mari ait pu faire, si peu que ce fût, la cour à une voisine, causait une grande stupéfaction à Octavie.

Mais Mélanie donnait des précisions.

— Tout le long du chemin, depuis Paris, il ne m'a parlé que de bagatelles, me disant qu'il était très porté sur l'amour.

— Ah ! Il en faisait plus en paroles qu'autrement...

— Ça n'est pas comme mon mari.

— M. Dardassier est-il si ardent que ça ?

— Oh ! madame Champoreau, qu'est-ce que vous me demandez-là ?

Et Mélanie ne voulut pas s'aventurer davantage sur ce terrain.

Quant à Octavie, elle n'avait pas besoin de détails ni de

précisions, mais elle était fixée sur le tempérament d'Isidore.

Elle pensait même qu'il était bien gênant que Mélanie fût venue attendre son mari chez elle, car elle n'était pas moins impatiente qu'elle de voir arriver Dardassier, mais elle préférait, comme bien l'on pense, qu'il la trouvât seule chez elle.

— Vous devriez rentrer vous coucher, dit-elle hypocritement à sa voisine.. Votre mari a dû manquer un train et dîner à Paris. Il rentrera ce soir certainement. Vous êtes sûre, au moins, vous, qu'il n'est pas arrêté comme satyre.

Et Octavie, ce disant, laissa échapper hypocritement un long soupir.

— Pauvre madame Champoreau ! s'apitoya Mélanie.

— Oh oui ! Allez, je suis bien malheureuse. Toutes ces émotions m'ont brisée. Aussi, je vais fermer et aller prendre un peu de repos.

C'était une manière polie de mettre la gêneuse à la porte.

— Alors, je m'en vais. Si, par hasard, mon mari s'arrêtait chez vous, ne le retenez pas. Envoyez-le-moi tout de suite.

Et Mélanie Dardassier rentra chez elle, tandis que la patronne du « Joyeux Rabelais » fermait ostensiblement son débit.

Mais, lorsqu'elle fut bien certaine que sa voisine était rentrée dans son logis, elle rouvrit sa porte et s'assit sur une chaise, attendant le passage d'Isidore.

Elle était beaucoup plus préoccupée du retard inexpliqué de son amant que du malheureux sort de son mari qui gémissait actuellement sur la paille humide de la prison de Versailles.

Même elle commençait à avoir à l'égard de Champoreau, des sentiments nouveaux. Ainsi, il avait osé faire des avances à la femme de Dardassier. Serait-il possible que cet homme, si impuissant auprès d'elle, se montrât passionné à l'égard d'autres femmes ?

Mais alors, tout s'expliquerait. C'était un coureur qui dépensait son énergie avec d'autres. Et c'était bien lui le satyre du bois.

— Si c'est cela. Il mérite la guillottine... Quel Malheur d'être mariée avec un individu pareil !

Et Octavie pleurait sur son malheureux sort, jurant de se venger avec Isidore plus que jamais.

— Mais qu'est-ce qu'il peut bien faire ? se disait-elle. Qu'est-ce qu'il peut bien faire ?...

De guerre lasse, elle s'endormit sur sa chaise, et c'est ainsi que le petit jour la surprit.

Elle fut réveillée par le premier client matinal qui vint frapper à la porte de l'établissement.

Elle pensa que c'était enfin Isidore .Mais, pas du tout, ce n'était qu'un ouvrier se rendant à son travail, et qui désirait boire un « coup de blanc ».

Et, machinalement, elle servit les consommateurs qui vinrent successivement, en se demandant pourquoi Isidore n'était pas passé par le « Joyeux Rabelais », car elle était convaincue qu'il était rentré chez lui directement.



— *Alors, lui dit-elle, c'est vous le satyre ?* (page 36).

Aussi fut-elle stupéfaite lorsqu'elle vit arriver madame Dardassier vers sept heures du matin.

Mélanie, en entrant, interrogea tout de suite sa voisine :

— Isidore n'est pas là ?...

Octavie faillit lâcher une bouteille qu'elle tenait à la main.

— Non... Je ne l'ai pas vu... A quelle heure est-il rentré ?

— Il n'est pas rentré du tout.

— Ce n'est pas possible...

Et à ce moment, Mme Champoreau trahit son inquiétude personnelle.

Mais Mélanie mit cette émotion sur le compte des ennuis particuliers de la patronne du « Joyeux Rabelais ».

— Non, dit-elle... Et j'ai passé toute la nuit dans un fauteuil à l'attendre. Mais s'il ne lui est rien arrivé, par exemple, il va voir quelle scène je vais lui faire !...

— Et vous aurez raison ! On n'a pas le droit de se moquer d'une femme de cette façon-là.

Cette réplique fut lancée avec d'autant plus d'énergie qu'Octavie parlait pour son compte personnel, plus encore que pour celui de sa voisine.

Une heure se passa encore. Et huit heures sonnaient lorsqu'Isidore fit son entrée dans la salle du café.

Une double exclamation l'accueillit :

— Le voilà enfin !

— D'où viens-tu ? s'écria Mélanie en se dressant devant son mari. Tu m'en as fait passer une nuit ?

— Oui, appuya Octavie en lançant un regard furieux vers son amant. Il n'est pas possible de mettre une femme dans une angoisse pareille... ce n'est pas raisonnable !...

— Zut alors, pensa Isidore, si elles se mettent toutes les deux après moi, qu'est-ce que je vais devenir ?

Mais Isidore était un homme de précaution. Il avait préparé ce qu'il allait dire et était prêt à recevoir le double choc qu'il prévoyait. Durant le trajet, il avait conçu toute une histoire qu'il débita aussitôt avec assurance.

— Ne m'en parlez pas, fit-il. Vous ne vous douteriez jamais de l'aventure qui m'est arrivée.

— Ne mens pas, Isidore, s'écria Mélanie, ne mens pas. Dis-moi d'où tu viens à cette heure indue.

— D'abord, il n'est pas une heure indue, il est huit heures du matin. Quant à dire d'où je viens, c'est facile, j'arrive de Versailles.

— De Versailles ? demanda étonnée Octavie...

— Et qu'étais-tu allé faire à Versailles ? questionna à son tour Mélanie.

— Voilà. Il faut vous dire tout de suite qu'hier, à Saint-Cloud, j'ai joué Cupidon. Un fameux cheval, qui m'a rapporté encore plus gros que Canard Sauvage...

« Alors, sur le champ, qu'est-ce que je rencontre ?... Prosper Dardassier, mon cousin de Mantauban.

— Ton cousin de Montauban était à Saint-Cloud ?

— Oui, ça t'étonne, hein. Eh bien ! Pas tant que moi hier

en le voyant. Il était à Paris pour deux jours et c'était hier le dernier, il devait repartir le soir même.

Alors, n'est-ce pas, il m'a invité à dîner.

« Bref, vous comprenez ce qui est arrivé ! Nous avons dîné et puis bu le café et puis le pousse-café, on s'est attardé, quoi. Vous pensez, il y avait cinq ans qu'on ne s'était pas vus.

« Enfin, à onze heures du soir, je l'ai reconduit à son train, à la gare d'Orsay.

« De là, je suis allé à la gare des Invalides et j'ai pris le train pour Meudon.

« Mais voilà bien ma guigne. Est-ce que je ne m'endors pas dans mon compartiment. Je ne me réveille qu'à Versailles et encore parce qu'un employé vient me secouer. Le malheur, c'est qu'il n'y avait plus de train pour revenir, si bien que j'ai dû continuer à dormir sur une banquette de la salle d'attente et je ne me suis encore réveillé que pour le train de 7 h. 1/2, ce qui fait que me voilà seulement...

— Pauvre chéri, tout de même, dit Mélanie, et moi qui te soupçonnais.

— Naturellement, les femmes ça croit toujours le mal.

— Reconnaissez qu'il y avait de quoi, fit Octavie la bouche pincée et d'un ton qui faisait bien voir qu'elle ne croyait qu'à moitié à l'histoire inventée par Isidore...

— Et qu'est-ce que tu penses de ce qui est arrivé à Champoreau ? questionna Mélanie.

— Oui, Qu'est-ce que vous en pensez ? ajouta Octavie.

— Je n'en sais rien... Qu'est-ce qu'il lui est donc arrivé ?

— Tu n'en sais rien !... Tu n'as donc pas lu les journaux ?

— J'ai lu *Auteuil-Longchamp* et l'*Echo des Courses*.

— Naturellement... Et pas les autres... Eh bien ? Tiens, regarde.

Et Mélanie mit sous les yeux de son époux *Le Petit Parisien* qui traînait sur le comptoir et sur lequel on lisait en caractères énormes : *Un Satyre arrêté à Meudon.*

Isidore dévorait les détails donnés sur l'arrestation de Champoreau et tous les incidents qui s'étaient produits à Meudon pendant son absence.

Il poussait de temps en temps des exclamations de surprise : « Ça, c'est raide ! » « Par exemple ! » « C'est trop fort ! » Il dit même un moment « C'est rigolo ! »

— Comment, tu trouves ça rigolo, toi... Je voudrais bien t'y voir, à la place de Champoreau, s'écria Mélanie.

— Tu voudrais bien m'y voir !... Tu voudrais bien m'y voir !... Mais je ne suis pas un satyre, moi !...

— Hum ! répondit Mme Dardassier.

Et dans ce « hum ! » il y avait des tas de sous-entendus,

Mélanie songeant à l'ardeur montrée la veille par son mari tant à son égard qu'à celui de sa bonne Augustine.

— Maintenant, qu'est-ce que vous en pensez ? demanda à son tour Octavie.

— Je pense... Je pense que Champoreau est innocent et qu'il faut le délivrer... Je pense même que tout cela, c'est de la blague et qu'il n'y a pas de satyre du tout, voilà !...

— C'est aussi mon avis, déclara Octavie. Mais vous, qui avez rencontré mon mari hier matin en revenant du bois, vous avez bien dû voir quel air il avait.

— Mon Dieu ! Il était comme d'habitude... Il n'avait pas l'air d'un satyre le moins du monde.

Tout en innocentant le patron du « Joyeux Rabelais », Isidore était inquiet.

Il était certain que c'était lui qui avait provoqué le scandale, mais il se demandait s'il n'avait pas, sans s'en douter, commis quelque attentat répréhensible... Pourtant, il était bien sûr de n'avoir violenté aucune femme et que c'était de leur propre consentement que la ramasseuse de champignons et la jeune chevrière s'étaient données à lui.

— Laissez-moi faire, dit-il. Champoreau est mon ami. Je vais éclaircir cette histoire...

Et il sortit en disant aux deux femmes :

— Attendez-moi. Je reviens.

Isidore avait une idée. Il voulait tout d'abord aller consulter un médecin sur son cas et sur son extraordinaire virilité. Et il se dirigea incontinent vers la demeure du docteur Vigoureux.

XI

Les Surprises du docteur Vigoureux

Le docteur Vigoureux avait appris par les journaux du matin seulement l'arrestation de Champoreau et l'histoire du satyre.

La veille, en effet, il avait passé la journée à Paris et n'était rentré que le soir très tard.

Il buvait son chocolat précisément à la même heure qu'Isidore Dardassier se rendait chez lui.

Le brave médecin faillit s'étrangler avec une tartine de beurre en apprenant l'aventure de son client.

— Le malheureux, s'écria-t-il, le malheureux. Il aura encore bu d'un coup toute la bouteille...

« Je suis complice sans m'en douter, complice de ce pauvre diable...

Le docteur était dans cet état d'âme tout troublé, lorsque

sa servante vint lui annoncer qu'un visiteur demandait à être reçu immédiatement pour une chose urgente...

— Champoreau aura parlé, pensa le médecin, et cet inconnu doit être agent de la sûreté.

Et il dit à sa servante :

— Faites entrer ce personnage dans mon cabinet, je vais le recevoir tout de suite.

Isidore Dardassier fut donc introduit dans le cabinet du docteur et celui-ci alla le rejoindre sans même prendre la peine, tant son trouble était grand, d'achever son petit déjeuner.

— Monsieur, dit-il en entrant, vous avez refusé de dire votre nom à ma servante et je comprends votre délicatesse. Que désirez-vous savoir ?

— Voici, docteur. Avant tout, je voudrais que ce que je vais vous confier restât absolument secret entre nous. Vous êtes bien lié, n'est-ce pas, par le secret professionnel ?

— Certainement, monsieur, certainement. Le médecin est comme le prêtre ; il ne doit rien révéler de ce qu'il entend dans son cabinet. Parlez donc en toute sécurité.

— Alors, je vais tout vous dire. Je m'appelle Isidore Dardassier et — ici, Isidore se leva pour poursuivre d'un ton tragique — c'est moi le satyre du bois de Meudon.

Le docteur Vigoureux faillit tomber à la renverse.

— Que me dites-vous là ? C'est vous le satyre...

— Oui, c'est moi.

« Pourtant, je vous assure que j'ai conscience de n'avoir rien fait de mal. Mais peut-on jamais savoir ?

« Depuis deux jours, il se passe en moi un phénomène extraordinaire. Sans avoir rien fait pour cela, je suis en proie à une ardeur et une virilité que je n'ai jamais connues...

Et Isidore confessa tout, comment il avait brillamment aimé tour à tour la patronne du « Joyeux Rabelais », puis sa femme, sa bonne, les deux femmes rencontrées dans le bois, et enfin la nuit de transports avec Yvette de Planty.

— Bigre ! fit le docteur... En voilà un tempérament !

— Mais je vous assure que je croyais bien que toutes s'étaient données de bonne grâce. A moins que pendant que je dormais dans le bois, il ne me soit arrivé des choses dont je ne me souvienne pas... Par exemple, que je n'aie été pris de somnambulisme et qu'alors j'aie commis les attentats dont on parle sur les fillettes — ou sur les chèvres... Pourtant, les chèvres, je ne crois pas...

— Non, mon ami... Ce n'est pas possible. Je ne crois pas non plus. Néanmoins, il y a la déposition de cette ramasseuse de bois mort, Pulchérie Dupoil...

— La ramasseuse de bois mort ! Attendez, je me souviens.

Isidore se rappela, en effet, qu'il avait repoussé les avances de cette femme... et il ajouta :

— Dans ce cas, tout s'éclaire. Elle a voulu se venger !...

— C'est évident !

— Ce que je ne comprends pas, c'est l'attitude de Champoreau. Je ne m'explique surtout pas ce qu'il allait faire dans le bois, le matin, quand je l'ai rencontré et qu'il m'a recommandé de ne rien dire à sa femme... ni pourquoi il était retourné y dormir dans l'après-midi !

Le docteur se frappa le front :

— Je le sais, moi, je le sais !... Il suivait mon ordonnance !

Ce fut le tour d'Isidore d'être surpris.

— Votre ordonnance ? interrogea-t-il.

— Oui... Secret pour secret... Je m'occuperai de votre cas tout à l'heure. Il est précisément l'inverse de celui de Champoreau. Quant à ce que celui-ci allait faire dans le bois, je vais vous l'expliquer.

Et le docteur, à son tour, mit Dardassier au courant des deux visites du patron du « Joyeux Rabelais » et de ce qu'il lui avait prescrit pour le guérir de son impuissance.

Isidore bondit. La révélation du docteur était pour lui un trait de lumière.

— Je comprends maintenant ! Je comprends tout !

« Voilà pourquoi les deux bouteilles de Bourgogne que j'ai bues avaient ce goût particulier...

« Docteur, c'est moi qui ai pris votre élixir et c'est sur moi qu'il a produit son effet...

Le médecin recula de trois pas et considéra stupéfait son client :

— Et vous avez avalé les deux bouteilles ?...

— Oui.

— Entièrement ?

— Sans en laisser une goutte !...

— Eh bien ! mon ami, vous en avez encore pour un mois à posséder cette ardeur qui vous étonne...

— Un mois ! répliqua Isidore.

— Un mois, peut-être six semaines.

— Et après ?

— Après, vous retrouverez votre état normal.

— Ah ! fit Dardassier avec une moue de regret... c'est bien ennuyeux...

— Je peux vous donner cependant un autre élixir qui vous calmera.

— Non... Non... Vous ne comprenez pas ce que j'ai voulu dire...

« Je pensais : Un mois, c'est bien peu... Je voudrais pou-

voir soutenir tout le temps ma réputation, maintenant qu'elle est solidement établie.

Cette fois, le médecin partit d'un grand éclat de rire.

— Si ce n'est que cela, ce sera facile. Lorsque vous vous sentirez faiblir, vous viendrez me voir, je vous donnerai à votre tour un flacon d'élixir et vous n'aurez qu'à en user à dose mesurée pour vous maintenir en forme.

— Merci, docteur, merci... Je ne demande pas autre chose.

— Maintenant, reprit le médecin, ne croyez-vous pas que nous devrions nous rendre à Versailles tous les deux.

— Pourquoi faire ?

— Pour aller expliquer au juge ce qui s'est passé réellement et faire libérer Champoreau qui risque autrement de comparaître en cour d'assises.

— C'est vrai, ce pauvre Champoreau, je l'oubliais. Je peux bien faire cela pour lui.

« Dans ce cas, attendez-moi un instant. Je cours prévenir ma femme que je vais à Versailles et je reviens.

— Soit ! Pendant ce temps, je vais me préparer à partir. Nous nous retrouverons à la gare.

Et Isidore, joyeux, quitta le docteur.

Il se rendit incontinent au « Joyeux Rabelais » où il retrouva Octavie seule.

Octavie en voulait beaucoup à Isidore de l'avoir abandonnée depuis la veille ; néanmoins, elle consentit à le recevoir.

Dès qu'il fut devant elle, elle l'accabla de reproches.

— Tu es bête, Octavie... Je te jure que j'ai dit la vérité. Et pour te prouver que j'ai été sage depuis hier, viens dans mes bras que nous nous aimions... Tu verras que j'ai tous mes moyens.

Octavie, au fond, ne demandait pas mieux.

Elle se laissa entraîner par son amant et quelques instants plus tard, tous deux étaient couchés dans le lit, où Isidore faisait à sa maîtresse une communication si importante, qu'Octavie lui demanda de la lui répéter plusieurs fois.

Et Isidore la lui répéta si bien que la jolie patronne du « Joyeux Rabelais » fut convaincue que son amant, quoi qu'il lui fût arrivé n'avait passé la nuit en compagnie d'aucune rivale, blonde, brune ou châtain !

L'élixir Eros 6969 avait tant de vertu que Dardassier ne se ressentait aucunement des fatigues qu'avait pu lui causer son aventure avec la séduisante Yvette de Planty.

— Ah ! lui dit Octavie. Ce serait plutôt toi qui pourrais passer pour un satyre.

Cette parole de sa maîtresse rappela à Isidore à la réalité

et lui fit souvenir soudain que le docteur Vigoureux l'attendait à la gare.

— C'est vrai, dit-il. Tu me rappelles que j'ai promis d'éclaircir ce mystère. J'ai déjà recueilli d'importants témoignages qui prouvent que Champoreau n'a rien à se reprocher.

— Pas possible ?

— Oui, ce sont ces deux commères qui ont tout inventé. Et mon désir est d'aller à Versailles le dire au juge.

— Tu pourrais peut-être attendre un peu. Pendant qu'il est en prison, il ne nous gêne guère.

— Je ne veux pas avoir de remords. Je veux bien le tromper avec toi, mais pas le faire envoyer au bagne.

« Ecoute, j'ai gagné hier une grosse somme avec Cupidon. Si tu veux, je t'enlève et nous irons vivre ensemble à Paris.

« Voici mon plan : De Versailles je retournerai directement à la gare Saint-Lazare, et, là, tu viendras me retrouver. Laisse une lettre à ton mari pour lui dire que tu ne peux décidément pas continuer à vivre avec un homme aussi incapable de remplir ses devoirs conjugaux et prends le train tout de suite.

« Nous filerons dans la capitale le parfait amour. Quant à Mélanie, elle se consolera si elle veut avec Champoreau, ce n'est pas une femme passionnée, il lui suffira...

— Ah ! Isidore ! Isidore ! Jure-moi que tu ne m'abandonneras jamais !

— Je te le jure !

— Et que tu seras toujours aussi amoureux !

— Je te le rejure !...

Ils sanctionnèrent ce serment de la façon qu'on devine, après quoi Dardassier s'en alla retrouver le docteur.

Celui-ci attendait impatiemment son client, il se demandait même ce qu'il était devenu car trois trains étaient déjà passés se dirigeant vers Versailles, depuis qu'il se trouvait à la gare.

— Vous voilà enfin, lui dit-il en le voyant arriver. Qu'avez-vous donc fait ?

— Vous me le demandez, docteur ; c'est encore votre sacré élixir qui a produit son effet.

— Bigre, mon gaillard, vous ne vous embêtez pas, vous ?

— Non, je ne m'embête pas. Et comme je dois m'absenter assez longtemps, je vous demanderai de m'en préparer dix bouteilles.

— Dix bouteilles ?

— Oui, je veux en avoir d'avance, si toutefois il ne perd pas ses vertus en vieillissant.

— Au contraire, il n'acquiert que plus d'efficacité et

vous pourrez le conserver indéfiniment. Mais surtout, ne forcez plus la dose.

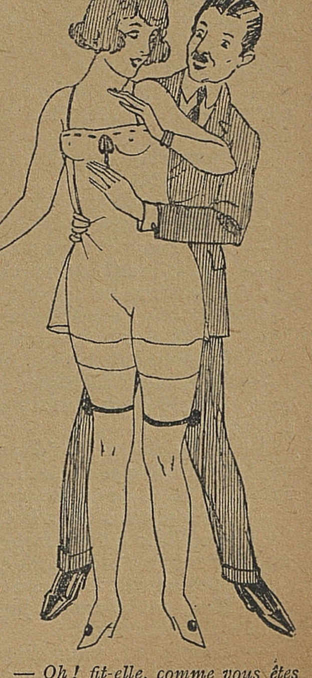
— Soyez tranquille. Je n'en prendrai désormais qu'à bon escient et lorsque je verrai mes forces diminuer.

Le quatrième train pour Versailles entrant en gare, le docteur et Isidore y prirent place.

XII

Innocence reconnue

— Allons, Champoreau, abandonnez ce système de défense, il ne vaut rien. Et vous feriez mieux d'avouer. La justice vous en tiendra compte.



— *Oh! fit-elle, comme vous êtes pressé!* (page 46).

Pour la cinquième fois, le juge d'instruction engageait ainsi l'inculpté à reconnaître ses crimes.

Mais Champoreau s'entêtait à nier.

Deux coups discrets furent frappés à la porte de son cabinet.

— Entrez, fit le magistrat.

L'huissier ouvrit alors la porte.

— Qu'y a-t-il ? interrogea le juge.

— Monsieur le juge, deux hommes venus exprès de Meudon demandent à être entendus d'urgence par vous. Ils disent apporter d'importantes révélations sur l'affaire du Satyre de Meudon.

— Ah ! Ah !... fit le juge d'instruction... Ah ! ah ! Voilà enfin des témoins !...

Et son regard se fixa sur Champoreau.

Celui-ci était abattu et tout tremblant.

— Vous vous troublez... dit le magistrat.

— C'est-à-dire que non, monsieur le juge.

Le magistrat se tourna vers l'huissier :

— Ces hommes ont-ils dit leurs noms ?

— Oui, monsieur le juge, le premier se nomme Isidore Dardassier et le second est un médecin de Meudon, le docteur Vigoureux...

En entendant ce nom, Champoreau se redressa...

— Monsieur le juge, fit-il.

— Taisez-vous. Nous allons vous confronter avec ces témoins nouveaux.

« Faites entrer ces messieurs, ordonna le magistrat.

Et l'huissier, s'effaçant, fit pénétrer dans le cabinet du juge les deux nouveaux venus.

— Lequel de vous, messieurs, dit le magistrat, est le docteur Vigoureux ?

— C'est moi, monsieur le juge. J'ai cru de mon devoir ce venir vous trouver, bien que couvert par le secret professionnel...

— Vous avez sans doute soigné une ou plusieurs victimes de ce misérable ?...

Le docteur sourit :

— Non, monsieur le juge, c'est lui-même qui est mon client.

— Ah ! Alors, il vous a avoué tous ses méfaits ?

— Pas le moins du monde.

« Cet homme est complètement innocent.

Champoreau se précipita vers le médecin :

— Merci, docteur, s'écria-t-il.

— Taisez-vous, répéta le juge. Taisez-vous !

— Voici, reprit le docteur, si Champoreau dormait dans le bois, c'était pour suivre un traitement que je lui avais ordonné.

Et le brave médecin raconta les deux visites que lui avaient faites le patron du « Joyeux Rabelais », et comment il lui avait remis deux flacons de son élixir Eros 6969.

— Mais alors, s'écria le juge, tout s'éclaire. Champoreau a bu votre élixir à trop forte dose et c'est ce qui l'a poussé à assaillir toutes les femmes qu'il rencontrait.

Le docteur sourit de nouveau :

— Non, monsieur le juge, Champoreau n'a pas bu une goutte de ma potion.

— Cependant, vous dites vous-même qu'il est venu vous raconter qu'il avait bu toute la première bouteille.

— Erreur, monsieur le juge, erreur. Il a cru l'avoir bue, mais en réalité, la bouteille qu'il a absorbée ne contenait plus mon médicament.

— Qu'était devenue l'autre, alors ?

— L'autre, dit le médecin, c'est monsieur qui l'a bue.

Et il désignait Dardassier.

— Vous ! s'écria le juge.

— Moi-même, Isidore Dardassier. Cette bouteille m'a été

servie sans connaître ce qu'elle contenait, par madame Champoreau.

— Alors, c'est vous qui avez dû en ressentir les effets ?

— Parfaitement, monsieur le juge.

— Seriez-vous le satyre ?

— Je le suis, sans l'être...

— Je ne comprends pas.

— Je vais vous expliquer. Il n'y a pas de satyre du tout. Et si vous me le permettez, je vais vous raconter ce qui s'est passé...

Et Isidore raconta. Il omit naturellement de dire qu'il avait trompé le malheureux Champoreau, mais à part ce détail, il fit un récit très précis de son aventure et surtout de ses rencontres dans le bois.

— Je vous jure, dit-il, que ni la marchande de champignons, ni la chevrière, ne résistèrent à mes avances. Si vous les retrouvez, elles vous le diront comme moi.

« Quant à la ramasseuse de bois mort, je ne demande qu'à être confronté avec elle pour la convaincre de mensonge.

Le juge n'était pas un homme terrible.

Après tout, il se rendait compte qu'il n'y avait pas grand'-chose contre l'inculpé.

Le témoignage de Dardassier venait faire crouler tout l'échafaudage de l'accusation. L'attitude d'Isidore n'était pas celle d'un coupable, au contraire et le magistrat consentit à entendre de nouveau la femme Pulchérie Dupoil qui justement, attendait son tour de temoigner.

— C'est bien, dit-il. Vous allez entrer dans la pièce voisine, pendant que je vais entendre cette femme.

Il fut ainsi fait et la femme Dupoil fut introduite.

Le juge l'accueillit sévèrement :

— Voyons, lui dit-il, vous êtes bien certaine que l'homme arrêté etait le même que celui que vous avez rencontré dans le bois ?

— Oui, monsieur le juge.

— Bien. Nous allons vous confronter avec lui. Mais, méfiez-vous, dites bien la vérité.

— Je la dirai.

Le juge fit alors mander Champoreau et Dardassier.

— Lequel est le satyre ? demanda-t-il au témoin.

Sans hésiter, la femme Dupoil désigna Champoreau.

— Vous vous trompez, dit alors Dardassier, c'est moi que vous avez rencontré le matin dans le bois, c'est moi qui ai refusé de vous écouter, même que vous m'avez crié : « Eh ! va donc, satyre en bois ! »

— Est-ce vrai ? interrogea le juge...

Pulchérie Dupoil était déconcertée.

— Je ne sais plus, monsieur le juge, je ne sais plus, balbutiait-elle.

— Vous avez tort de mentir, ajouta Dardassier, mon amie la gardeuse de chèvres a reconnu qu'elle était avec moi et que c'était avec son consentement que nous nous étions couchés ensemble sur l'herbe sans rien faire de répréhensible d'ailleurs.

« Allons, avouez votre supercherie, madame Dupoil, avouez la justice vous en tiendra compte...

La pauvre Pulchérie ne savait plus où se mettre.

— Monsieur le juge... pleurnichait-elle... Monsieur le juge, je n'ai pas voulu faire de mal... J'avais cru que c'était un vrai satyre, alors, vous comprenez...

— Oui, je comprends. Savez-vous que votre cas est très grave ? Vous avez mis toute la justice en branle... Cela peut vous coûter six mois de prison...

— Oh ! mon Dieu !... mon Dieu !...

— Tant pis pour vous. Mon devoir est de vous faire arrêter ainsi que cette femme Barbon qui est dans le même cas que vous.

Mais Dardassier, magnanime, intervint :

— Monsieur le juge, fit-il, je vous demande grâce pour elle !...

— Bon !... Puisque vous le demandez, elle ne sera pas poursuivie... Mais il faut pourtant bien que je justifie l'ordonnance de non-lieu que je vais être obligé de rendre...

— C'est facile, il n'y aura qu'à dire que madame s'est trompée... et que le véritable satyre est resté introuvable...

« L'affaire sera classée et on n'en parlera plus.

Ce fut la solution à laquelle le juge se rallia et Champoreau sortit libre du palais de justice de Versailles.

— Docteur, dit-il au médecin en sortant, il faudra me donner un nouveau flacon de votre élixir.

« Et maintenant, partons vite pour Meudon.

— Vous irez sans moi, déclara Dardassier, j'ai affaire à Paris. Tiens, mon vieux Champoreau, tu remettras cette lettre à ma femme pour qu'elle ne s'inquiète pas !

— Tu peux compter sur moi, répondit Champoreau ému.

Et tandis que le docteur, accompagné du patron du « Joyeux Rabelais », se dirigeait vers la gare rive-gauche, Isidore se rendait à la gare rive-droite où il s'embarquait pour Paris Saint-Lazare.

Dardassier était à peine débarqué qu'il apercevait dans la salle des Pas-Perdus Octavie, fidèle au rendez-vous qu'il lui avait donné en la quittant.

— Alors ? questionna-t-elle.

— Alors, j'ai payé ma dette à Champoreau, il est libre. Maintenant, nous pouvons le tromper sans remords.

Mais laissons Isidore et Octavie à leurs amours et revenons à Versailles où nous avons vu Anatole Champoreau et le docteur Vigoureux prendre le train ensemble pour Meudon.

— Ah ! docteur, disait Champoreau, je vous remercie, car grâce à vous, je suis libre, mais cela ne me rend pas ma vigueur perdue. Aussi, je compte sur votre élixir !

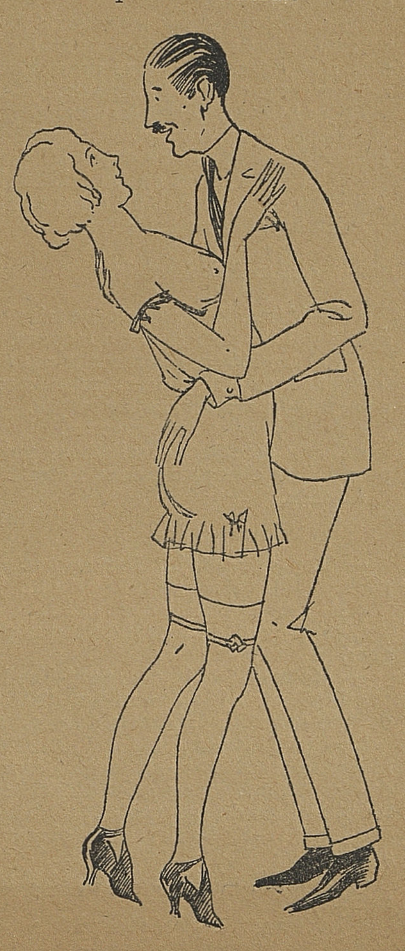
« Venez avec moi à mon domicile et je vous en donnerai une bouteille que vous ferez bien attention à ne pas faire boire à vos clients.

— Soyez tranquille, j'y prendrai garde.

Et Champoreau accompagna le docteur.

— Tenez, dit celui-ci. J'en ai justement une bouteille toute préparée avec du Bourgogne que je conservais précieusement. Je vais vous en faire cadeau.

— Docteur, demanda le patron du « Joyeux Rabelais », je voudrais en prendre tout de suite pour être en forme tout à l'heure, lorsque je vais retrouver ma femme. Vous comprenez, n'est-ce pas ?...



— *Ce serait plutôt toi qui pourrait passer pour un satyre* (page 55),

— Je comprends ! Et je vais immédiatement la déboucher en votre honneur.

Le médecin déboucha donc la bouteille et en versa un verre à liqueur — la dose quotidienne — à son client, qui s'en alla réconforté et se promettant une fois de plus de réparer ses torts envers Octavie.

Hélas ! Octavie était à ce moment dans les bras d'Isidore et lorsque le pauvre Champoreau arriva chez lui, il trouva la porte close et la maison déserte.

Sur la table, bien en vue, Octavie avait laissé la lettre dans laquelle elle signifiait à son mari sa décision de rupture.

Elle disait dans cette lettre :

« Mon cher Anatole,

« Décidément, je ne puis me faire à l'idée de vivre avec un époux qui a perdu tous ses moyens.

« J'ai trouvé un remplaçant qui sait, lui, au moins, faire honneur à sa signature et qui ne provoque pas de scandale en se faisant arrêter comme satyre.

« Aussi je m'en vais avec lui.

« Tu te consoleras facilement puisque, malheureusement pour toi, tu n'as plus besoin de tendresse féminine.

« Adieu.

« Octavie.

— Par exemple !... Par exemple ! s'écria Anatole. La gueuse ! Elle me faisait déjà cocu !...

« Mais avec qui ?... Avec qui ?...

Champoreau se demandait qui pourrait bien le renseigner.

— Madame Dardassier, peut-être ! se dit-il.

« D'ailleurs, j'ai une raison d'aller la trouver puisque je dois lui remettre une lettre de son mari.

Quelques instants plus tard, Anatole était auprès de Mélanie et lui racontait comment Isidore avait contribué à sa délivrance, mais en cachant naturellement à Mme Dardassier les infidélités de son époux.

— Mais, dit Mélanie, pourquoi mon mari n'est-il pas revenu avec vous ?

— Il avait affaire à Paris, et il a dû s'y rendre directement.

« Justement, il m'a chargé de vous remettre cette lettre.

Et Champoreau tendit à sa voisine la missive d'Isidore.

Mélanie la lut rapidement, puis poussa une exclamation :

— Ah ! la crapule !...

— Qu'y a-t-il ? demanda Anatole.

— Tenez. Lisez.
Champoreau lut et resta confondu, car Dardassier écrivait à sa femme :

« Ma chère Mélanie,

« Mon tempérament m'empêche désormais de continuer à mener la vie bourgeoise et paisible que nous avons eue ensemble jusqu'ici.
« J'en serais réduit à te tromper perpétuellement, ce qui serait très désagréable pour toi.
« Aussi ai-je préféré une situation nette.
« J'ai trouvé une amie qui ne se lasse pas de mon ardeur, je pars avec elle...
« Je t'envoie quand même un bon souvenir.

« ISIDORE ».

Anatole gardait la lettre entre ses mains.
Soudain, il s'écria :
— C'est lui !... C'est lui, le misérable, qui a enlevé ma femme !
— Votre femme !
— Oui, moi aussi j'ai trouvé en arrivant une lettre chez moi, lisez-là à votre tour.
Mélanie lut la lettre de Mme Champoreau.
Lorsqu'elle eut terminé, elle regarda Anatole.
— C'est clair ! s'écria-t-elle. Il sont partis ensemble...
— Je le crois aussi.
— Ah ! Les misérables !... Les misérables !... s'écria Mme Dardassier. Ils méritent un châtiment exemplaire, une peine terrible... La peine...
« Quelle peine croyez-vous qu'ils méritent, monsieur Champoreau ?...
— La peine du talion ! répondit Anatole, et, avec votre permission, nous allons la leur appliquer tout de suite.
Champoreau ressentait les premiers effets de l'élixir Eros 6969.
— Oh ! Mélanie... Mélanie... dit-il. Comment peut-on abandonner une femme aussi désirable que vous !
Mélanie n'eût le temps ni d'acquiescer ni de protester. Avant qu'elle eût pu proférer une parole, elle était dans les bras de son voisin qui, cette fois, avait retrouvé ses moyens et ne fut pas un coq sans voix.
Anatole infligeait un éclatant démenti à la lettre d'Octavie et Mélanie trouvait que la peine du talion n'était pas une vengeance désagréable.

***

A quelque temps de là, les journaux parisiens publiaient en dernière page un long article intitulé : *La vérité sur le satyre de Meudon.*

Nous ne publierons pas ce long article, mais en extrairons seulement le passage principal qui disait :

« En réalité, il n'y eut pas de satyre du tout dans la forêt, cependant un habitant de Meudon était pourchassé dans le bois par des femmes d'âge mûr qui voulaient absolument éprouver sa virilité légendaire.

« Cet honorable Meudonnais dont nous taisons le nom par discrétion, avait en effet été atteint d'impuissance totale. Mais, grâce à un philtre merveilleux que lui fournit le docteur Vigoureux, il était redevenu soudain aussi amoureux qu'à vingt ans.

« Telle était la force d'action de l'élixir que toutes les femmes couraient après celui dont la merveilleuse guérison avait été racontée de bouche en bouche. Et le malheureux ne trouvait de repos qu'en se réfugiant dans le bois.

Et l'article — qui était, on l'a compris, un article de publicité, — se terminait par cet appel en lettres énormes :

« Impuissants et débiles, vous tous que les fatigues de la vie ont usés avant l'âge,

« Ecrivez au docteur Vigoureux, et comptez sur sa discrétion.

« Il vous rendra votre virilité entière et absolue.

« Grâce à son merveilleux élixir.

« Et, si vous l'achetez dans une pharmacie, n'oubliez pas d'exiger sur le flacon la signature du docteur et la mention :

« *Véritable liqueur du Satyre de Meudon.* »

Et toute cette histoire rapporta au docteur Vigoureux une fortune considérable.

FIN

Fontenay-aux-Roses. — Imp. Louis Bellenand et Fils. — 33.317

Fontenay-aux-Roses. — Imp. LOUIS BELLENAND ET FILS. — 33.317.